

# Le Samedi

VOL. III - NO. 37

MONTREAL, 20 FEVRIER 1892

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.

LES PETITS ARTS. D'AMATEURS



LE DERNIER SUCCES EN PHOTOGRAPHIE.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
C<sup>ie</sup>, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 20 FEVRIER 1892.



La philanthropie consiste à aimer tous ceux  
que l'on ne connaît pas

Le seul moyen d'enlever la peinture, c'est de  
s'asseoir dessus avant qu'elle ne soit sèche.

Il n'y a pas un amoureux qui ne promette  
d'être plus parfait qu'un ange. Si les anges pou-  
vaient dire tout ce qu'ils en savent!

Deux amoureux viennent de s'épouser après  
vingt-quatre années de fréquentation. Le fait  
est qu'ils ont eu leur divorce avant le mariage.

Une bonne épouse n'ouvrira jamais une boîte  
de conserves avec le rasoir de son mari; de même  
que le mari n'étrillera jamais son cheval avec la  
râpe à muscade de la maison.

"Oui, disait une actrice célèbre, j'ai eu les  
honneurs du rappel, même à ma naissance; et  
l'on criait: *Encore, encore!*" — Ah! bah! — Oui,  
vraiment, j'ai eu une sœur jumelle."

Le cœur des femmes est comme ces petits  
meubles à secret, pleins de tiroirs emboîtés les  
uns dans les autres; on se donne du mal, on se  
casse les ongles et on trouve au fond quelque fleur  
desséchée, des grains de poussière ou le vide.

## UN HOMME BIEN MUNI

Louis.—Moi j'ai une paire de bretelles pour  
pour chaque pantalon.

Charles.—Bonjour de la vie! Combien de bre-  
telles as-tu donc?

Louis.—Hein!... Eh bien! Comment donc?  
Une paire.

## LE COMBLE DE LA CHANCE

Un reporter donne la description suivante de  
l'assassinat d'un banquier: "Le meurtrier cher-  
chait évidemment de l'argent, mais heureuse-  
ment, le caissier venait de déposer tous ses fonds;  
de sorte que la victime n'a rien perdu que la vie."

## TERMES DE MUSIQUE



Mauvaise oreille.

## DANS LE DOUTE, LIBERTÉ

A la gare du Grand Tronc.  
Un individu au va buffet, achète un cigare  
qu'il se met incontinent à fumer.

Le gardien de la gare.—Dites donc, monsieur,  
savez-vous lire?

Le voyageur.—Parfaitement!

Le gardien.—Alors, qu'est-ce donc qu'il y a de  
marqué là en face.

Le voyageur (lisant).—"On ne fume pas ici!"

Le gardien.—Eh! bien?

Le voyageur.—Et vous, savez-vous lire?

Le gardien (se rengorgeant).—Je crois bien!

Le voyageur.—Alors, qu'est-ce qu'il y a d'écrit  
au-dessus?

Le gardien.—Hein? Attendez... Ah! oui;  
une annonce. Fumez le meilleur cigare, le "Mi  
Rosa."

Le voyageur.—Et c'est ce que je fais.

Le gardien.—Je comprends. Vous avez l'avan-  
tage sur moi; mais je vais faire mon rapport à  
la compagnie pour faire disparaître l'une des  
deux pancartes.

## DU REPOS AVANT TOUT

La dame.—Docteur, veuillez me prescrire quel-  
que chose, je suis bien malade.

Le médecin (tâtant le pouls).—Madame, c'est  
du repos qu'il vous faut.

La dame.—Mais, docteur, voyez donc ma  
langue!

Le médecin (après examen).—Oui, madame;  
c'est cela. Du repos qu'il lui faut.

## A CHERCHER



L'homme aux trois jeunes filles: trouvez-les.

## LA CHANSON DES YEUX

A mon ami J....

Ce que j'aime en tes yeux changeants,  
C'est notre amour toujours le même.  
D'autres disent—les pauvres gens!—:  
"Sont-ils changeants, les yeux qu'il aime!"  
Ce que j'aime en tes yeux changeants,  
C'est leur fidélité suprême.

Ce que j'aime en tes yeux câlins,  
Ce que j'adore avec ivresse,  
C'est la douceur dont ils sont pleins  
Comme d'une vague caresse:  
Ce que j'aime en tes yeux câlins,  
C'est notre ineffable tendresse.

Ce que j'aime en tes yeux ouverts,  
En tes grands yeux tout brillants d'aise,  
Ce n'est pas l'éclat des yeux clairs  
Où l'amour brûle comme braises:  
Ce que j'aime en tes yeux ouverts,  
C'est leur sourire qui m'apaise.

Ce que j'aime en tes yeux fermés,  
C'est leur fraîcheur qui désaltère.  
Qu'ils dorment bien, ces yeux aimés,  
Ces yeux, les plus purs de la terre!  
Ce que j'aime en tes yeux fermés,  
C'est leur doux et grave mystère.

Ce que j'aime en tes chers grands yeux,  
C'est qu'ils savent si bien m'entendre!  
D'autres disent,—comme ils sont vieux!—  
Qu'un jour la mort viendra nous prendre...  
Ce que j'aime en tes chers grands yeux,  
C'est notre âme immortelle et tendre.

HERMIONE.

## MOTS D'ENFANTS

L'inspecteur d'école à Justine.—La charité con-  
siste à donner aux pauvres toutes les vieilleries  
dont on n'a plus besoin.

## APRÈS LES ÉLECTIONS

Le candidat battu.—Dites donc, l'ami, c'est  
honteux ce que vous avez fait! je vous ai  
donné dix piastres pour voter pour moi et vous  
ne l'avez pas fait.

M. Phénix.—Votre adversaire m'en a donné  
quinze et je n'ai pas voté pour lui non plus. Vous  
devriez être fier de l'avoir battu de cinq piastres.

## TRUC TROP RÉUSSI

Elle.—Papa vous a-t-il parlé de votre revenu?

Lui.—Oui.

Elle.—Et vous lui avez dit notre petit men-  
songe du gros salaire?

Lui.—Oui.

Elle.—Oh! que je suis contente! Ça a réussi?

Lui.—Trop! Il m'a emprunté vingt piastres!

La Grande-Bretagne impose des droits à peu  
près sur une vingtaine d'articles; savoir: la  
bière, les cartes à jouer, la chicorée, le cocoa, le  
café, les fruits secs, les articles galvanisés, or ou  
argent, certaines espèces de savon, les spiritueux,  
le thé, le tabac, les vins et quelques composés  
chimiques. Tous les autres articles sont importés  
sans droits.

## LES FEMMES DEVRAIENT-ELLES FAIRE LA DEMANDE ELLES- MÊMES PENDANT L'ANNÉE BISEXTE

Cher SAMEDI,—Auriez-vous la bonté de dire  
s'il serait convenable pour les jeunes filles, cette  
année, de demander les garçons en mariage?

Une lectrice assidue,

PAPILLOTTE.

Réponse.—Vu la timidité de certains jeunes  
gens, il ne conviendrait pas aux jeunes filles de  
faire la demande. Cependant, voici un bon  
moyen que nous vous conseillons. Faute de pou-  
voir vous exprimer par des paroles, achetez une  
épinglette en or, ornée de diamants et ayant la  
forme d'un point d'interrogation, et offrez-la à  
l'objet de votre flamme. Si l'heureux destinataire  
ne vous comprend pas, soyez persuadée qu'il n'est  
pas digne de votre affection.

LE SAMEDI.

## COMMENT CERTAINS NOBLES FONT POUR AUGMENTER LEUR REVENU

Les gens qui ne sont pas dans le secret, s'étonnent à bon droit du train de vie de certains grands seigneurs anglais et des énormes dépenses journalières qu'ils font. Leurs revenus ne semblent pas justifier ces dépenses excessives et pourtant ils ne font pas de dettes et le patrimoine reste toujours le même. Ces gens s'étonneraient moins, s'ils savaient les différents expédients, auxquels ils ont recours pour grossir le chiffre de leurs revenus.

Un noble Lord, dont le château fait envie à ses nombreux amis, ne gagne pas moins de \$10,000 par année par la présentation de certaines personnes riches, mais d'origine obscure, chez quelques unes des premières familles de l'aristocratie. Voici sa manière d'opérer.

Sur reçu d'un chèque de \$500, le noble Lord envoie des lettres d'invitation à quelques unes de ses connaissances pour un dîner ou une fête champêtre, selon les besoins du moment, et le jour arrivé, une présentation en règle se fait de part et d'autre.

L'année dernière, un millionnaire de Chicago, qui avait fait fortune dans les salaisons, débarquait en Angleterre à la recherche d'une épouse, qui lui aurait rapporté un titre quelconque, à défaut d'espèces sonnantes.

Ne connaissant personne, il commençait à se décourager lorsqu'il apprit que, moyennant finances, un certain baronet, pauvre comme un roitelet, lui servirait facilement de cicerone et lui ferait faire la connaissance de quelques familles anglaises de plus aristocratiques.

L'américain ne perdit pas de temps. Il écrivit de suite au baronet et lui promit un billet de mille pour son trouble. Les présentations eurent lieu et notre américain épousa, peu de temps après, une jeune fille d'Albion, dont les ancêtres remontaient pour le moins aux croisades.

Une dame qui a ses entrées dans la meilleure société de la métropole et qui même y règne en souveraine, reçoit un salaire régulier pour ses écrits.

Elle envoie chaque semaine quelques notes à un journal illustré de New-York qui circule parmi la fine fleur de l'aristocratie ; la rédaction

## UNE PETITE DÉFAILLANCE



*Mademoiselle Eugénie.*—Qu'est-ce que j'apprends ? Que vous êtes fiancé ?  
*Le professeur.*—Oui, ma chère. Mais ce qui m'embête, c'est que je ne puis pas me rappeler avec qui.

## NOS CHÉRIS



*L'Enfant terrible.*—Je ne pense pas que ma tante vous aime.

*Le capitaine Ernest.*—Comment cela ?

*L'Enfant terrible.*—Quand je lui apporte des fleurs, elle m'embrasse toujours ; mais vous avez beau lui en donner, elle ne vous embrasse jamais.

leur donne le ton voulu et les publie comme de son cru.

Une autre dame, femme d'un des membres de la Chambre des Lords, reçoit \$75 par semaine de chacun des six journaux de Province, avec lesquels elle entretient une correspondance suivie. Chaque semaine, elle leur envoie une colonne de matières, intitulée : "Lettre pour les dames."

Une autre encore se fait un joli magot, en publiant dans un journal, fort à la mode, les faits et gestes du grand monde aristocratique, leurs pérégrinations, voyages, déplacements, etc.

Tout dernièrement encore plusieurs dames de de la Cour trouvèrent moyen de battre monnaie, en promettant à certaines jeunes débutantes de les faire admettre aux levers de la Reine. Une de ces dames, plus osée que les autres, se servit même de la presse, pour faire de la réclame ; mais mal lui en a pris. La Reine eut vent de l'affaire et se fâcha pour tout de bon. Inutile de dire que ces présentations interlopes cessèrent à l'instant même.

C'est un fait reconnu qu'au besoin on peut se procurer un certain nombre de convives à tant par tête, tout comme on loue les argenteries, etc.

Cette branche d'industrie, si on peut l'appeler ainsi, a pris aujourd'hui un tel essor qu'on a établi des agences à cette fin, où les noms de plusieurs membres de la noblesse figurent au premier rang. Naturellement, dans ce cas, les prix sont plus chers.

Une autre source de revenus, qui n'est pas à dédaigner, ce sont les vieux châteaux, devenus légendaires par quelque haut fait d'armes, par le pittoresque de leur site ou quelque autre souvenir remarquable. Le prix d'entrée ou le droit de visiter ces places se chiffre par milliers de piastres par années. Le duc de Westminster, propriétaire du fameux Eaton Hall, ne touche pas moins de \$3,000 par année de cette manière, qu'il distri-

bue toutefois en œuvres de charité ; mais il n'en est pas de même dans la plupart des cas, où l'argent trouve sa place dans les coffres-forts des propriétaires.

Autrefois on distribuait le produit de la chasse entre les amis et les voisins. Aujourd'hui, les choses sont bien changées ; on le vend tout simplement au marché.

Un noble Lord, qui a les plus beaux domaines de chasse dans le Nord de l'Angleterre, a fait vendre dernièrement, sur les marchés de Manchester et de Liverpool, 5,000 coqs de bruyère, 2,000 faisans et plus de 2,000 lapins et lièvres, sans compter un nombre considérable de saumons frais, et cette quantité, quelque énorme qu'elle paraisse à première vue, n'est rien d'extraordinaire comme de choix, de sorte que les bénéfices de ce côté doivent être très considérables.

Une vraie manie s'est développée, en Angleterre, depuis quelques années, pour la photographie. Tout le monde s'en mêle et les plus riches et les plus nobles s'y livrent avec ardeur et savent au besoin en tirer profit.

Armé d'un appareil portatif des mieux perfectionnés, un certain personnage haut placé s'y livre avec acharnement, autant peut-être par calcul que par désœuvrement. Il prend ainsi les portraits de tous ses amis et connaissances, tous gens haut placés, et les met dans son album, jusqu'à ce que une occasion favorable se présente. Si une des personnes, dont il s'est ainsi procuré le portrait vient à trépasser ou se trouve en évidence pour une cause ou une autre, alors il vend, à bon prix, son produit à l'une des grandes maisons de Londres, qui s'occupe spécialement de photographies. La maison la retouche et la met en vente à milliers d'exemplaires.

Le prix de revient dépend naturellement de l'intérêt qui se rattache à ces photographies, mais quelques unes rapportent au noble Lord de cinq cents à mille piastres.

C'est ainsi que, tout récemment, dans un certain procès retentissant en divorce, il put vendre \$1,000 le portrait du noble Lord mis en cause. C'était d'ailleurs le seul qui existait, le personnage n'ayant jamais voulu poser pour un portrait.

## PAS DE CHANCE



*Tom.*—Tu viens d'attraper la volée ?

*Gugusse.*—Oui.

*Tom.*—Pourquoi que tu ne t'es pas mis ton cahier dans ton pantalon ?

*Gugusse.*—Je me l'avais mis.

*Tom.*—Alors, ça ne t'a pas fait mal.

*Gugusse.*—Papa ne m'a pas donné le temps de mettre mon pantalon.

## HOTEL IDÉAL

Un ancien hôtelier, aujourd'hui retiré des affaires, nous communique la boutade suivante, qui lui est inspirée par les nombreuses réclames alléchantes, qui paraissent chaque année dans les journaux, à l'ouverture de la saison des eaux et dans lesquelles chacun s'efforce de prouver au public voyageur que son hôtel est un vrai paradis terrestre. Voici sa réclame à lui :

HOTEL FIN DE SIÈCLE.

LE GLANEUR, propriétaire, LE PLAISIR, gérant. Sur les bords fleuris du lac sans nom.

Cet hôtel incomparable a été construit et aménagé exclusivement au point de vue du confort et du bien-être de ses hôtes. Toutes les chambres ont vue sur le Lac et sont situées au second. On trouve dans chaque chambre, des baignoires à l'eau chaude et à l'eau froide, le gaz, une buanderie, un restaurant, un télégraphe d'alarme, une buvette, les journaux du matin, des machines à coudre, un piano à queue, un médecin, toutes les améliorations modernes, en un mot.

Les repas sont servis à toutes les minutes et plus souvent au besoin.

Des dictionnaires français, anglais, allemands, italiens et portugais sont donnés à chacun des hôtes de l'hôtel, pour leur permettre de mieux préparer la carte que chacun veut avoir à ses repas.

Le personnel de l'hôtel a été choisi avec grand soin ; l'on y trouve des représentants de tous les pays du monde, et chaque domestique parle tous les idiomes connus et inconnus depuis le déluge.

Chacun des garçons porte bouquet à la boutonnière, est habillé de drap fin, les cheveux séparés au milieu du front, est rasé de frais et toujours pommadé.

Tout convive, à qui le déjeuner ne sera pas servi chaud ou qui aurait à attendre l'espace de 16 secondes, après avoir ordonné, est prié d'en donner avis, et à l'instant même, en présence de tous, le chef et les garçons fautifs seront passés au fil de l'épée par l'exécuteur de nos hautes œuvres, ou électrocutionnés, si on le préfère.

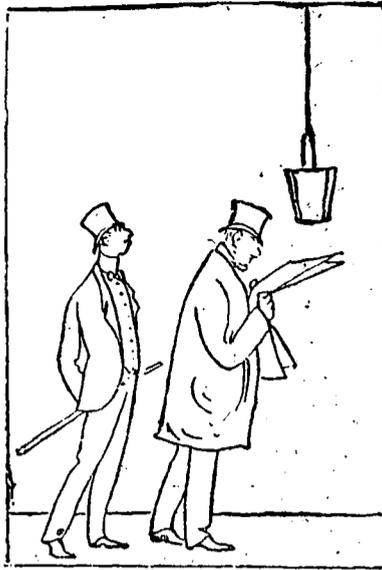
Nous invitons, d'une manière toute spéciale, les enfants à faire de notre hôtel leurs quartiers généraux ; nous les aimons, ces chers petits êtres tapageurs, et nous les prions surtout d'emporter leurs tambours et cerceaux. Lorsqu'ils seront fatigués de battre aux champs, ils pourront recommencer et essayer la force de leurs baguettes sur nos beaux meubles en palissandre, s'ils ont des toupies, ils pourront les faire tourner à leur aise sur les tapis de velours. C'est surtout pour eux que nous avons placé dans chaque chambre les

## LE TALENT DES COMPARAISONS



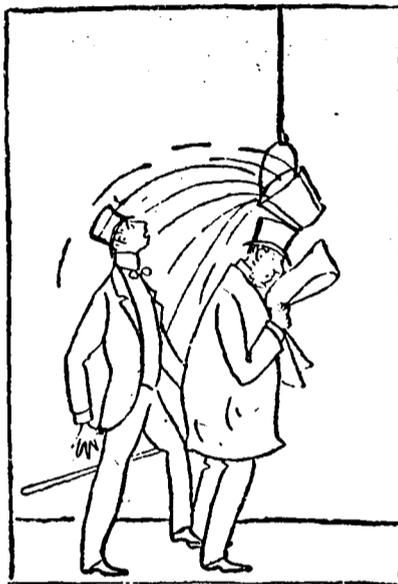
—Si j'ai les pieds froids ? Je vous crois. Ils sont comme deux petits morceaux de glace.

## UNE BONNE FARCE



I

Le jeune Télégraphe. — En voilà une bonne ! Le père Latulippe ne se doute seulement pas qu'il va se frapper sur ce sceau de goudron.



II

—Pouah !

pianos dispendieux. Ils ne doivent donc pas se gêner de taper dessus du matin au soir et du soir au matin, si cela leur fait plaisir. Les couloirs sont pour tout le monde ; les enfants peuvent y crier à tue-tête, glisser le long des rampes d'escaliers ou faire la culbute dans l'escalier même.

Une chose qu'ils ne doivent pas oublier, sous peine de nous déplaire souverainement, c'est d'emporter à la fin de chaque repas, dans leur poches ou autrement, de quoi nourrir pendant une semaine une famille ordinaire.

Le gaspillage est la moindre de nos inquiétudes. En un mot, amusez-vous, petits enfants, et rendez-vous désagréables au possible, sans vous occuper de quelques vieux grognards ou de quelques vieilles filles édentées, qui ont toujours à redire.

Toute personne aura le droit de laver son linge dans sa chambre et l'on pourra demander un fer chaud à toute heure du jour ou de la nuit.

Un personnage distingué, qui occupe les plus hauts grades dans les loges franc-maçonnes et autres sociétés secrètes, muet comme une carpe et discret comme pas un, est chargé spécialement de porter les sorbets, *milk punches*, les *hot scotch* et autres boissons savamment préparées, dans les chambres des messieurs.

Chaque dame sera censée être la plus belle de la maison et les filles de chambres doivent répondre au premier appel de la sonnette. Si par

impossible, une servante venait à manquer à ce devoir et ne se trouvait pas à la porte avant le dernier signalement de la sonnette, avec nouvelle provision de serviettes, et tout ce qu'il faut pour écrire, elle sera immédiatement brûlée à petit feu.

Mais c'est surtout le commis, qui a été choisi entre mille pour les charmes personnels et son don infailible de plaire aux gens. Avez-vous besoin d'un veinard pour vous aider à une partie de cartes, adressez-vous à lui ; votre dame a-t-elle besoin d'assortir certaines couleurs de laine au magasin, adressez-vous encore à lui, car il est passé maître dans ce genre. Il joue aux billards, valse à ravir, remplace avantageusement quelqu'un à une table de whist, adore les enfants et est grand amateur de chevaux. Il n'a pas son pareil pour vous renseigner sur les heures du départ des bateaux et l'arrivée des trains. Il peut faire la cour aux jeunes filles, comme le dernier des galants et l'arrivée soudaine du bon-homme ne le déconcerte nullement.

Il trouve toujours moyen de placer quarante personnes de plus et de donner à chacune la meilleure chambre, lors même que l'hôtel regorge de monde.

Répondre à une vingtaine d'appels en même temps et dans autant de langues différentes, est pour lui chose facile, car il parle couramment le grec, l'hébreu, le latin, l'hindou, le persan, l'irise, l'iroquois, l'algonquin, l'allemand, et une foule d'autres idiomes et dialectes, plus ou moins connus et trop longs à énumérer.

On permet aux chiens de circuler librement dans la maison.

Les messieurs peuvent fumer, boire et même lorgner insolemment les arrivants, surtout les jeunes *Miss* et se livrer sans contrainte aux amusements raffinés des places d'eau dans n'importe quelle partie de la maison.

Le propriétaire de l'hôtel apprendra toujours avec un vif plaisir que l'hôtel du voisin est tenu sur un meilleur pied que le sien.

On invite aussi les gens à renseigner le propriétaire, au moins cent fois par jour, sur la manière que les hôtels sont tenus en Europe et en Amérique.

L'hôtelier se considérera mortellement blessé, si un convive part sans avoir rien à redire sur le montant de sa facture ; s'il ne lui dit pas que c'est un frippé coquin, un voleur de la pire espèce, que sa maison et une véritable écurie, sa table mal servie, ses vins ce qu'il y a de plus mauvais et qu'il n'a jamais été nul part exploité de pareille façon, que jamais il ne remettra les pieds dans sa baraque et qu'il ne manquera pas de prévenir ses amis et ses connaissances.

## RÊVES DE JEUNESSE



Alfred. — Oui, Mathilde, rien ne nous séparera.  
Mathilde. — Non, cher, rien ! Pas même le mariage.

QUELQUES DÉFINITIONS DE L'ARGENT

(Résumé d'un concours)

L'argent c'est la fée, qui vous fait trouver le travail facile.

La baguette, avec laquelle les classes dirigeantes mènent les masses.

Le poids, qui fait pencher la balance dans la plupart des transactions journalières.

L'argent est une idole. On ne lui a jamais élevé de temple; mais dans tous les pays et dans tous les temps, il compte bon nombre d'adorateurs passionnés, sans qu'on puisse en accuser un seul d'hypocrisie.

C'est le sucre qui adoucit les amertumes de la vie

Un microscope excellent pour vous faire retrouver des parents pauvres.

Une abeille, qui vous amasse du miel, si vous savez en avoir soin, mais qui vous pique et s'envole dès que vous en abusez.

C'est la seule chose en ce monde qui ne change pas au gré des saisons.

C'est ce qui fait la suzeraineté du père, la joie de la mère; c'est quelquefois un danger pour l'adolescent, mais toujours une bénédiction pour les demoiselles.

Le dieu de l'avare, le jouet du riche, la joie des gens à l'aise et l'envie du pauvre.

Le phare de l'ambition.

Pius on en a, plus on veut en avoir.

Moins on en a besoin et plus on en a.

Dilicile à amasser, mais facile à perdre, embêtant à emprunter et désagréable à prêter.

Ce que les pères désirent et que les femmes dépensent. Ce que les vieilles tantes vous lèguent en mourant et que les oncles vous prêtent parfois.

Les garçons ne savent pas le conserver et les filles le jettent un p u partout.

L'argent est souvent une source de bénédictions, mais quelquefois aussi de malédictions.

Le point de départ qui vous mène partout, excepté au Ciel.

Avec l'amour et la santé, la vie est douce, si l'argent ne fait pas défaut.

Le meilleur ami du voyageur.

Remède qui adoucit les misères de cette vie, si l'on s'en sert avec précaution.

Le meilleur ami des masses, le soutien des riches, la convoitise des jeunes filles et la ruine des imbéciles.

L'échelle dont les ignorants se servent pour juger leurs semblables.

PETITS COURS D'ASTRONOMIE

LA LUNE



I  
- De miel.



II  
Dans son plein.



III  
A l'orage.



IV  
Fin de siècle.



V  
A la pluie.



VI  
Eclipse totale.

Les uns l'appellent un vil métal, les autres lui élèvent des autels et en font un dieu.

Les écervelés seuls lui sacrifient leurs intérêts en ce monde et dans l'autre.

C'est la vapeur qui fait tout marcher en ce monde.

L'homme lutte toute sa vie pour l'amasser; à sa mort, ses héritiers luttent entr'eux pour en avoir la possession.

C'est l'alimentation de l'industrie, le feu follet de la paresse, l'esclave de l'amour, le nerf de la guerre, la récompense du juste et l'idole des méchants.

C'est une clef dorée qui, tournée à propos, vous ouvre toutes les portes, depuis celle de la plus humble chaumière, jusqu'à celle des palais les plus riches.

L'argent est, après la foi, le plus grand consolateur sur la terre. Ceux-là seuls qui en ont eu et qui en ont senti le besoin, savent ce qu'il vaut.

L'argent est le pain de munition de la vie.

C'est le baromètre d'après lequel certaines personnes jugent la respectabilité des gens.

Ce que tout le monde recherche avec avidité pour avoir le droit de le gaspiller ensuite.

L'argent est un baume qui guérit nos plaies.

Ce qui procure à l'homme toutes les jouissances, depuis la femme qu'il désire, jusqu'au petit négrillon pour cirer ses bottes.

Une chose que l'homme a mission d'amasser et la femme de dépenser.

Un article des plus utiles, avec lequel on peut tout acheter, hormis le bonheur et la santé.

De la poudre que l'on jette aux yeux, qui éblouit et aveugle.

L'argent ressemble à une anguille monstre, que tout le monde veut attraper, mais qui vous glisse entre les doigts.

Le but vers lequel tous tendent et que peu atteignent. Le plus grand nombre restent généralement en chemin.

Le coup de fusil qui part et va droit au but, une fois dans la vie.

C'est un remède souverain pour sécher les pleurs de l'enfant.

Les marques dont on se sert dans les luttes de la vie.

L'homme a autant besoin d'argent que les plantes d'eau. Comme l'eau d'une fontaine ou d'un réservoir, il faut le laisser couler librement pour qu'il vous porte bonheur. A l'état stagnant, il ne produira rien de bon et vous causera des désagréments.

L'argent, c'est le fruit du travail. Tout le monde en sème; les classes pauvres et moyennes se donnent beaucoup de trouble pour le faire pousser et le cultiver à point, mais ce sont les riches qui en font la plus grosse récolte.

L'argent a des ailes dorées. Il ne peut pourtant s'élever aussi haut que les désirs humains.

C'est une composition qui enlève bien des imperfections.

LA LETTRE DE LA LOI



I



II

Saurage du Nord-Ouest. — Si je vole l'animal, ils vont me faire pendre

Mais si je lui empruntais seulement son anneau!



Le lendemain du bal.

C'est une trouvaille qui permet au plus rusé de duper plus facilement son voisin.

C'est un objet "maudit" que tout le monde est pourtant heureux de posséder.

C'est une denrée dont on apprécie mieux la valeur, lorsqu'on en est privée.

C'est un souvenir agréable, que nous laisse, en passant, la capricieuse Dame Fortune.

C'est un signe compris chez tous les peuples.

C'est le pot-aux-roses qui attire tous les regards.

C'est l'échelle dorée, qui permet à bien des gens, qui ne sont pas du tout des *messieurs*, de s'introduire dans les maisons.

C'est le seul autel devant lequel tout le monde s'incline avec respect.

L'argent est le levier qui fait tout marcher en ce monde, plaisirs, jouissances, etc. Sans argent, tout s'arrête.

L'argent est une chose dont on a toujours besoin, surtout lorsque le gousset est vide. Plus on en a, et plus on veut en avoir. La soif de l'or est inextinguible ; et cependant plus l'argent abonde et plus nous en avons, moins nous nous sentons heureux et satisfaits.

L'argent est peut-être ce qu'il y a de plus mal distribué en ce monde.

L'argent est un spécifique qui guérit à lui seul plus de maladies que tous les médicaments connus.

L'argent est un grand mal, mais qui guérit beaucoup de maux.

Avoir beaucoup d'argent est aujourd'hui le talisman qui fait tomber tous les obstacles et la seule chose dont s'inquiète le futur beau-père.

Une manivelle commode à tourner pour le grippe-sou avare ; un levier pour les œuvres de bienfaisance et un motif d'économie.

Ce à quoi nous passons les plus belles années de notre vie à conquérir, et la fin de nos jours à dissiper en folles dépenses.

L'étoffe qui sort à voiler certaines ruptures de mariage.

L'argent est un tyran dont on se fait volontiers l'esclave.

Un petit instrument rond, fait ainsi pour circuler plus librement, avec lequel les affaires sont menées carrément.

Une étoffe qui n'a pas sa pareille pour les doublures de poche.

Un pouvoir dont on doit user avec discernement et dont il est criminel d'abuser. Personne,

pressé de remettre.

Les arthes du diable.

Nous croyons toutefois que la plus belle définition de l'argent est celle-ci :

C'est un passe-partout qui ouvre toutes les portes, excepté celle du Paradis. Il vous procure toutes les jouissances imaginables, hormis le bonheur.

#### L'ARTICLE XIV ET L'ANGLAIS

La scène se passe en pays étranger. Nous sommes deux dans un wagon : un Anglais et votre serviteur.

— Ces messieurs ne fument pas ? demande le conducteur en fermant la portière.

— Pourquoi me faites-vous cette question ? dit l'Anglais.

— Parce que si vous fumiez dans ce wagon, au lieu de fumer dans le compartiment réservé aux fumeurs, vous tomberiez sous le coup de l'article XIV.

— Quel est cet article XIV ?

Le conducteur s'éloigne sans répondre.

Jamais on ne vit un homme aussi curieux et aussi intrigué que mon compagnon de voyage. Il me supplia de lui dire en quoi consistait l'article XIV, et attendu que je n'en savais pas plus long que lui, il se prit la tête dans les deux mains et poussa des soupirs de cachalot.

Au bout d'un quart d'heure, je l'entendis murmurer :

— Je donnerais deux cents livres sterling pour connaître ce diable d'article XIV.

Dix minutes après, il s'écria : " Ah quelle idée ! " à l'instar des personnages de comédie.

— Fumez-vous ? me dit-il.

— Jamais le mardi ; c'est un vœu. Et vous ?

— En aucun temps ; l'odeur du tabac me rend horriblement

cependant, ne le refuse.

La foi des riches, l'espérance des pauvres et la charité des bons.

L'argent fait perdre quelque-fois la santé et le bonheur à ceux qui en ont trop ; quelquefois aussi, la perte de cet argent les fait revenir vers la santé et le bonheur.

C'est le sang qui alimente les vaisseaux du commerce.

C'est un clinquant tout puissant.

L'argent est la chose que tout le monde cherche à emprunter, mais que personne n'est

malade. Néanmoins, soyez assez bon pour me donner un cigare et une allumette.

— Pourquoi faire ? lui dis-je, en lui offrant mon étui à cigares.

— Parbleu ! pour fumer. De cette façon, je finirai par faire connaissance avec ce mystérieux article XIV, dont la révélation est devenue indispensable à la tranquillité de mon existence.

Bravement il alluma un cigare et courageusement il se mit à fumer malgré la pâleur livide qui s'étendait sur son visage, malgré les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, malgré les perturbations graves qui se produisaient dans son estomac en révolte. Nous arrivâmes à une station. La tête du conducteur se montra à notre portière et le dialogue suivant s'engagea entre l'employé et mon compagnon :

— Vous fumez ?

— Oui.

— Alors il faut vous rendre dans le wagon-tabagie.

— Et si je me rends à votre invitation, me direz-vous ce que c'est que l'article XIV ?

— Non, puisque vous serez alors dans votre droit.

— En ce cas, je reste ici. Il faut absolument que je le connaisse.

— Soit, dit le conducteur, vous allez faire la connaissance de l'article. Veuillez descendre.

— Enfin, soupira l'Anglais.

Un éclair de joie brilla dans son œil bleu-faïence ; il sortit à la hâte du wagon, et à peine eut-il posé le pied sur la voie que le train se mit en marche, s'engouffrant dans un noir tunnel avec des sifflements aigus.

L'Anglais dut attendre le passage du convoi suivant et n'arriva à sa destination qu'avec un retard de six heures.

Un autre eut crié comme un paon ; pour lui, il se déclara très satisfait. Je suis au comble de mes vœux, me dit-il le soir, en soupant à l'hôtel des *Quatre-Saisons*. Je connais l'article XIV. Il est ainsi conçu. " Les voyageurs, qui s'obstineront à fumer dans les compartiments autres que celui réservé aux fumeurs, seront déposés sur la voie. "

*Premier aveugle.* — Connais-tu l'homme qui vient de te donner trente sous ?

*Second aveugle.* — De vue seulement.

#### EXCELLENT PRÉSERVATIF



*Le premier abruti.* — Tiens ; mets-toi ce coton dans les oreilles.

*Le second abruti.* — Pourquoi cela ? Je n'y ai pas mal.

*Le premier abruti.* — C'est que ma femme va chanter.

THÉÂTRE ROYAL.



Une foule nombreuse et enthousiaste encombre ce théâtre tous les soirs.

Il y a aussi foule aux représentations de l'après-midi.

La troupe "Whallon & Martell" mérite grandement l'accueil encourageant qu'il reçoit ici ; c'est une des meilleures troupes de variétés que nous ayons vues au Royal.

Pour se rendre compte de l'excellence de la représentation, il faut la voir dans son ensemble. Les Earls ne sont pas surpassés dans leur genre. Aucun instrument ne leur résiste, le violon, les cloches, les clochettes, les grelots même, sont pour eux autant d'instruments de musique dont ils savent tirer profit, pour amuser leur auditoire, Tom McIntosh n'a pas d'égal dans ses bouffonneries de nègre.

Cradoc manie la hache avec une dextérité qui donne la chair de poule ; pour lui cet exercice dangereux est un jeu d'enfant. Mais la merveille, par excellence, est la troupe ou famille Martell-Wilson gymnastes et acrobates consommés, ces acteurs n'ont pas de rivaux. Leurs jeux variés sur la trapèze, leurs culbutes de toutes sortes et leurs courses en vélocipèdes sont exécutés avec une précision, une agilité et une hardiesse vraiment prodigieuses. Somme toute, la troupe est excellente et mérite d'être encouragée. Les dernières représentations auront lieu samedi à deux heures P. M., et le soir à huit heures.

Nous espérons qu'il y aura foule.

La semaine prochaine la célèbre compagnie du "Howard Atheneum de Boston" jouera au "Royal." Cette troupe est déjà avantageusement connue de Montréal.

PHYSIOLOGIE DU CIGARE

On a raison de dire que l'on est souvent trompé par son meilleur ami ; mais qui se serait imaginé qu'un bon *habanni* ou un excellent *Lon très* pût jouer le rôle de limier ?

C'est pourtant le cas ; du moins des personnes, qui prétendent s'y connaître, assurent le fait. Vous pouvez lire, disent-ils, les pensées du premier individu que vous rencontrerez dans la rue, à la manière dont il fume son cigare.

Certains gens ne fument jamais, pourtant ils ont toujours le cigare au bec. C'est un moyen pour eux de se distraire et de déguiser leurs préoccupations.

D'autres mordent à belles dents dans leurs ci-

gares. Ils les mâchent plutôt qu'ils ne les fument. Ce sont des gens déterminés.

Ceux qui se les roulent sans cesse dans la bouche, sont des gens heureux et qui ne trouvent jamais à redire.

Ceux qui pointent leurs cigares vers le ciel à un angle de 45 degrés, sont d'un commerce facile et toujours de bonne humeur, mais ils sont susceptibles au besoin d'être entêtés en diable.

Enfin, ceux qui tiennent leurs cigares droit en fumant et qui jettent leurs bouffées de fumée à droite et à gauche, sont des gens réfléchis et studieux.

REQUÊTE FLATTEUSE



La servante du troisième étage.—Madame m'envoie demander si vous voulez bien faire chanter votre fille cet après-midi.  
La dame du second.—Mais oui, avec plaisir. Je suis ravie que votre maîtresse aime la voix de Julio.  
La servante du troisième.—Je vais vous dire : le propriétaire doit passer aujourd'hui, et ma maîtresse voudrait faire diminuer son loyer.

LES SURPRISES DU THÉÂTRE

Loïc (sur la scène).—Enfin ! ma bien-aimée, nous sommes seuls ! Viens dans ces bras qui t'appartiennent pour toujours. (Au régisseur des scènes). Allons, butor, vite, baissez le rideau, nous ne sommes pas pour passer toute la nuit ainsi.

Hortense (au moment où le rideau tombe).—Toujours Oui, toujours.

IL N'Y AURA PLUS DE DANGER

Le moribond.—Je veux un dernier verre de cognac avant de finir.

Le prêtre.—Mais, mon cher ami, y pensez-vous ? Vous allez mourir ; croyez-vous que vous entrerez au ciel si vous sentez la boisson ?

Le moribond.—Ouais ! Vous savez bien que je ne respirerai plus quand je serai rendu à la porte du ciel.

UN HOMME D'AFFAIRES

Le colonel Saccécus est mort deux jours après le premier de l'an. Le jour de sa mort, il dit à son médecin :

—Docteur, c'est vraiment malheureux que je ne sois pas mort il y a six jours.

—Pourquoi cela ?

L'ART DE RAJEUNIR SES CHAPEAUX



(A la fin d'une soirée.)

L'Invité.—Garçon, où est mon chapeau ? Vous savez : un chapeau tout neuf, avec...

Le garçon.—Monsieur plaisante. Il y a longtemps que les chapeaux neufs sont partis.

—Voyez-vous, j'aurais pu tant économiser en n'achetant pas de cadeaux pour la famille.

LES ABUS DE L'EAU

Un laitier, rencontrant l'autre jour un ramoneur, croit le moment favorable de s'amuser un peu à ses dépens. Il lui demande donc s'il y a longtemps qu'il s'est baigné.

—Si je me servais d'autant d'eau que vous dans votre commerce, répond le ramoneur, j'aurais de quoi prendre un bain tous les matins.

TOUT DÉPEND DE L'ACCOM-PAGNEMENT

Le mari.—Quel est ce morceau de musique que tu viens de jouer, chère ?

La femme.—Quoi ! l'as-tu aimé ?

Le mari.—Mais c'est charmant ! une mélodie céleste, une harmonie ravissante !

La femme.—J'ai pourtant joué ce morceau hier soir et tu l'as trouvé assommant.

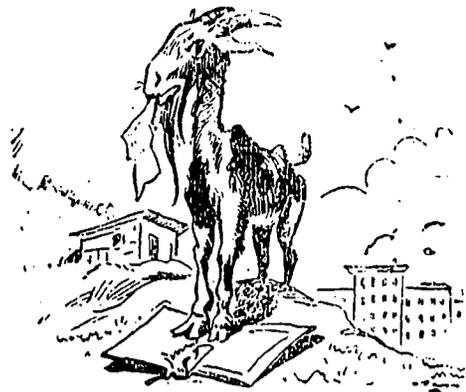
Le mari.—Mais non ; c'est le dîner qui l'était.

DE DEUX MAUX ON CHOISIT LE MOINDRE

Une maison de commerce qui a mis en vente un Sherry spécial, devant sûrement guérir la goutte, en une caisse à un notable de l'endroit, lui demandant en même temps son appréciation.

Celui-ci a répondu d'une manière tout à fait courtoise qu'il avait goûté le sherry, mais qu'en somme il préférât la goutte.

## QUELQUES CERTIFICATS DE COMMERCE



I

*An poète Pancozon.*

Cher monsieur,

J'ai dévoré votre dernier volume : *Les quatre fers en l'air*. Je l'ai trouvé tout à fait de mon goût. J'en attends un autre.

Votre dévoué, P. CHEVREAU.



II

A M. M. Petrus & Cie. Messieurs, je me fais un plaisir de certifier que j'achète toujours mes chapeaux chez vous. Celui dont je me sers dure depuis vingt ans et je puis dire qu'il répond à tous les besoins,

Tout à vous,

C. SANSLESOU.



III

M. Fincommelambre, professeur, Monsieur, j'ai suivi vos cours pendant trois ans seulement et je puis déclarer que j'occupe maintenant les situations les plus élevées.

T. GRIMPEPARTOUT.



IV

La compagnie de chaussures à brode. Il y a quatre ans que j'use vos bottines, pour l'excellente raison que je n'ai jamais pu en trouver de meilleures. Je les porte encore.

Votre etc., C. MARCHATERRE.



A l'agence des fusils de sauvetage. Je me suis servi hier pour la première fois de vos armes à feu et j'ai obtenu des résultats vraiment inattendus.

CHARLES VISACOTÉ.

## PROCÈS CONTRE DES ANIMAUX ET LEUR CONDAMNATION

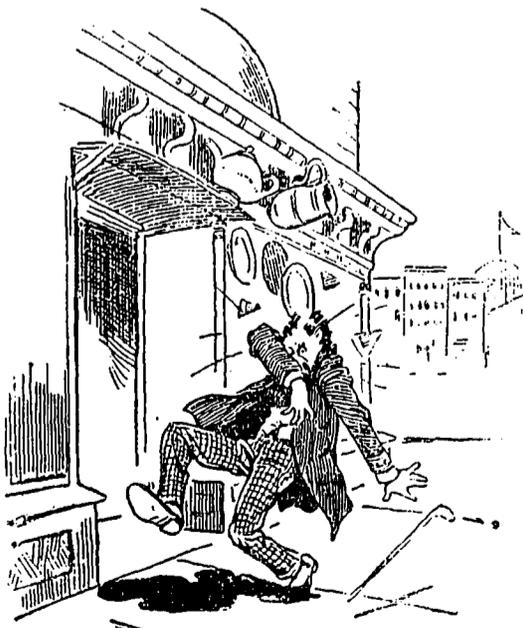
Il fut un temps, en France, où des tribunaux prononçaient des condamnations contre des animaux prévenus de certains délits, et où l'autorité ecclésiastique lançait les foudres de l'excommunication contre des insectes nuisibles. Plusieurs manuscrits, conservés à la Bibliothèque nationale ou possédés par des savants, contiennent les dispositifs de ces jugements, et jusqu'aux mémoires des frais et dépenses faits pour l'exécution des sentences prononcées. Pendant une assez longue période du moyen âge, la pensée de soumettre à l'action de la justice tous les faits condamnables, de quelque être qu'ils provinssent, loin d'être ridicule, a été généralement répandue.

L'extrait suivant donne, avec l'indication des écrivains auxquels les faits ont été empruntés, l'époque des procès et jugements prononcés dans les affaires les plus singulières, le nom des animaux, le motif qui les a fait traduire en justice, ainsi que la date de plusieurs anathèmes ecclésiastiques.

1120.—Mulet et chenilles excommuniés par l'évêque de Laon. (*Sainte Foie.*)

1386.—Truie mutilée à la tête, et pendue pour avoir déchiré et tué un enfant, suivant sentence du juge de Falaise. (*Statistique de Falaise.*)

1394.—Porc pendu pour avoir meurtri et tué un enfant, en la paroisse de Roumagne, vicomté de Mortin. (*Sentence manuscrite.*)



VI

A la compagnie des Cruches empaillées. En passant hier sous vos fenêtres, j'ai été tellement frappé par votre étalage superbe que je ne puis m'empêcher de vous le laisser savoir.

JOSEPH LAPRUDENCE.

1474.—Coq condamné à être brûlé, par sentence du magistrat de Bâle, pour avoir fait un œuf. (*Promenade à Bâle.*)

1488.—Becmares (sorte de charançons) : les grands vicaires d'Autun mandent aux curés des paroisses environnantes de leur enjoindre, pendant les offices et les processions, de cesser leurs ravages, et, en outre, de les excommunier. (*Chassanée.*)

1499.—Taureau condamné à la potence, par jugement du bailliage de l'abbaye de Beaupré (Beauvaisis), pour avoir, en fureur, occis un jeune garçon. (*Durand et Martenne.*)

Commencement du seizième siècle.—Sentence de l'Official contre les becmares et les sauterelles qui désolaient le territoire de millière (Cotentin). (*Théophile Raynaud.*)

1554.—Sangsues excommuniées par l'évêque de Lausanne, parce qu'elles détruisaient les poissons. (*Aldrovande.*)

1585.—Le grand vicaire de Valence fait citer les chenilles devant lui, leur donne un procureur pour se défendre, et, finalement, les condamne à quitter le diocèse. (*Chorier.*)

Un relevé de ces sortes de jugements, présenté la Société des Antiquaires, par Berryat Saint-Prix, dans la première moitié de ce siècle, en élève le nombre à près de quatre-vingt-dix, dont trente-sept appartiennent au dix-septième siècle, et un seul a été rendu dans le siècle suivant, en 1741, contre une vache.

## LES CIRCONSTANCES MÉMORABLES



*Barnabé.* — Du vin de champagne? Je n'en sers jamais que dans les grandes joies de ma vie.

*La tante Tabita.* — C'est malheureux; j'en aurais volontiers pris un petit verre; surtout comme je pars demain.

*Barnabé.* — Vous partez demain! Tonnerre, j'ouvre une bouteille!

## UNE BONNE LEÇON

NOUVELLE

(Pour le SAMEDI)

(Suite.)

Notre héritier se mit alors à regarder la campagne tout en bâillant à se démantibuler les mâchoires. Ayant voyagé de nuit, il avait sans doute peu dormi, nonobstant le wagon-dortoir qu'il s'était payé, et pour cause: le moyen de dormir quand le train vous entraîne dans les bras de la fortune.

Enfin, on touche à la ferme.

— Ouf! Ce n'est pas trop tôt, dit gaiement Mr Jules.

Jacques descendit et lui tendit la main: il sauta à terre et se trouva en présence du personnel de la ferme, comprenant quinze personnes, cinq femmes et dix hommes. Dans les temps de récolte, la ferme donnait du travail à un bien plus grand nombre de gens, mais c'était là le chiffre normal des employés. Tous ces braves serviteurs attendaient le nouveau propriétaire à la porte du corps de logis en tenue de travail; les hommes, le chapeau ou le bonnet à la main et les femmes, dans l'attitude du respect. Mais avant de leur faire l'honneur d'un regard, Mr Jules promena son œil autour de lui, d'un air superbe.

Comme dans toutes les fermes ou à peu près, les instruments aratoires étaient pêle-mêle dans la cour. En apercevant ce chaos, Jules s'écria: — Oh! là! là! quel fouillis.

A ces mots, les serviteurs se regardèrent avec une douloureuse surprise. Ce fouillis, ainsi que M. Jules l'appelait, n'était qu'un désordre apparent; c'était plutôt un désordre savant et dans lequel se débrouillaient avec promptitude les cultivateurs qui aiment à avoir tout l'outillage agricole sous la main et pour ainsi dire en faisceau. De cette façon, ils ne perdent pas de temps car c'est surtout aux champs, que le temps, c'est de l'argent, ce fouillis n'en était donc un que pour un citadin comme Jules Dalin. D'ailleurs, la ferme avait remporté les premiers prix dans plusieurs concours régionaux, tout d'abord, dans ceux de la Bourgogne, et cette province est une de celles où, en France, les méthodes de culture sont les plus perfectionnées.

Quand maître Jules eut ramené son œil sur la ruche ouvrière des Lilas, M. Jacques se hâta de présenter le personnel au nouveau maître. Pendant quelques secondes, celui-ci regarda les

visages bronzés de ces rudes travailleurs de la campagne; il examina lentement leur attitude modeste et quelque peu décontenancé en face de l'élegant parisien, du chic garçon, selon l'expression consacrée, qui devait désormais les commander; son œil légèrement narquois ne fut cependant nullement porté à l'admiration pour ces simples qui avaient fait la fortune et la gloire de cette splendide propriété des "Lilas," justement renommée comme une ferme modèle. Son examen fini, l'héritier dit, non sans une pointe d'ironie:

— Mes amis, j'ai bien l'honneur de faire votre connaissance et je vous félicite des magnifiques travaux que vous avez exécutés sur les terres de mon oncle.

— Vous voyez, monsieur, remarqua l'intendant Jacques, que les désordre de la cour n'empêchent aucunement les progrès.

Cette allusion, à la réflexion de notre jeune pédant lorsqu'il avait mis

un pied à terre, lui fit froncer désagréablement les sourcils et il lança un regard sévère à l'audacieux intendant. Celui-ci s'en aperçut; néanmoins, sans rien laisser paraître, il invita le nouveau propriétaire à passer dans la chambre qui lui était préparée et quand notre jeune dandy eut rafraîchi sa toilette, l'intendant lui offrit à déjeuner. Jules refusa en disant qu'il n'avait pas faim; il se contenta de déguster un verre d'eau-de-vie du cru de la ferme.

Le gérant lui proposa alors, en attendant le dîner, de jeter un coup d'œil sur sa nouvelle propriété ainsi que sur les écuries, remises et les différents départements de travaux intérieurs, en un mot, sur ce qu'on appelle les communs, dans les grandes maisons et les importants établissements agricoles.

Mr Dalin accepta, bien qu'avec un air un peu contrarié. En réalité, tout cela l'intéressait peu car il avait son plan que nous connaissons bientôt; aussi, à part la culture qu'il ne pouvait faire autrement que de trouver soignée, sous peine de s'exposer à passer pour un imbécile, il écouta sans enthousiasme la description des travaux habiles, des savants procédés d'exploitation en

## UN BIEN EN PROPRE



*La dame de la maison.* — Vous paraissez posséder un excellent appétit.

*Brigitte.* — Oui, madame; c'est à peu près tout ce que je peux réclamer dans le monde, comme m'appartenant en propre.

usage sur la ferme, que lui fit le directeur. Trois ou quatre fois même, il se laissa aller à critiquer certaines méthodes, lui qui ne se souvenait plus de la moindre notion d'agriculture, par la raison qu'il n'avait jamais aimé cette science. Jacques, qui était un agronome consommé et membre de la société des agriculteurs de France, se contenta de sourire d'une façon ironique.

Après la visite de la ferme, on entra au corps de logis. — Le chef d'exploitation lui fit voir les pièces et l'aménagement dans tous leurs détails. La plus remarquable de ces pièces était le cabinet de réception et de travail, où le propriétaire avait réuni, dans de grandes vitrines, une collection en miniature des instruments aratoires de tous les pays, et de tous les temps. C'était un véritable musée curieux et rare, où l'histoire de l'agriculture et même de la civilisation (car l'une et l'autre sont sœurs) était matériellement représentée. On y voyait tous les outils aratoires depuis la primitive et rudimentaire charrue composée d'un simple soc, qui fut peut-être employée par les fils d'Adam, jusqu'aux savantes machines agricoles, en usage dans les immenses exploitations rurales de notre Nouveau-Monde. Cette collection dont la représentation grandeur naturelle ne se trouve peut-être qu'au musée des Arts et Métiers, à Paris, et qui marquait le goût intelligent et relevé de l'oncle, laissa le neveu parfaitement réjoui.

— C'est bien entendu se dit M. Jacques, son amour n'est pas pour la science agronomique.

On traversa la cuisine et l'office: tout y était d'une exquise propreté, et la batterie de cuisine reluisait comme si elle sortait du magasin; Mr Jules daigna accorder cette bonne note aux ménagères de la ferme.

Enfin, on arriva à la salle à manger qui servait aussi de salon. Là brillait un magnifique assortiment de table: poterie, vaisselle, faïence, etc., depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours; il y avait sur les dressoirs des chefs-d'œuvre de céramique; digne de figurer à côté de ceux du Louvre. L'héritier présomptif qui ne voulait pas passer pour un homme dénué d'esthétique, c'est-à-dire sans goût pour le beau, voulait bien reconnaître que son oncle avait été bien inspiré dans l'ornementation de sa salle à manger, mais il ne rendit que cet hommage à sa mémoire; tout le reste n'était que du rococo: appartements, meubles, ustensiles tout n'était qu'antiquailles et objets piteux.

— Décidément, dit Mr Jules, le bonhomme avait des goûts dépravés; c'est à faire hausser les épaules, mais je vais changer tout ça

## EXCÈS DE COQUETTERIE



*Mademoiselle Grenouillette.* — Avez-vous des eaux pour faire disparaître les pîchures?

La table était mise. A moins que quelque hôte de distinction ne fût invité à la ferme, le maître, homme digne et bon chrétien, se faisait une joie de prendre ses repas au milieu de son personnel de domestique, dans la salle à manger même. Sans prétention, et d'un jugement profond, il conversait alors à la bonne franquette avec ses ouvriers; il aimait à les instruire sur tout ce que doit savoir un bon fermier et un honnête citoyen. L'esprit français ne perdait pas non plus ses droits à la table des "Lilas" et parfois une jolie fusée gauloise s'ajoutait comme un condamné à ces agapes fraternelles. Aussi, le maître de céans était-il vraiment adoré par son entourage pour le bonheur qu'il lui procurait et les quinze serviteurs se seraient littéralement fait tuer pour lui.

Ce jour-là donc, afin de faire une digne réception au nouveau patron, l'intendant Jacques décida que seul, il lui tiendrait compagnie; le personnel dînerait alors à la cuisine, plus vaste encore que la salle à manger. Pendant le dîner, les valets se disaient que le jeune maître conserverait sans doute les nobles traditions de son oncle, en daignant quelquefois trinquer avec eux.

Mais le jeune maître ne pensait rien moins qu'à imiter son bienfaiteur. Pour l'instant, il n'avait d'entrailles que pour le dîner qui l'attendait. Le fumet des plats, mitonnant sur les réchauds, lui arrivait comme un offertoire affriolant pour son appétit. L'estomac lui criait maintenant famine et il était pressé d'y pourvoir. Mr Jacques essayait, en ce moment, de réhabiliter l'oncle aux yeux du neveu, en réponse aux réflexions blessantes que celui-ci avait faites sur ses goûts et préférences, quand l'impérieux Jules coupa court à cette équitable justification par ce mot brutal :

— Ah ! lâchez-moi donc avec ce cher oncle : un grigou qui n'a seulement jamais daigné m'envoyer une roue de derrière (*lisez une pièce de cinq francs*), pour boire à sa santé.

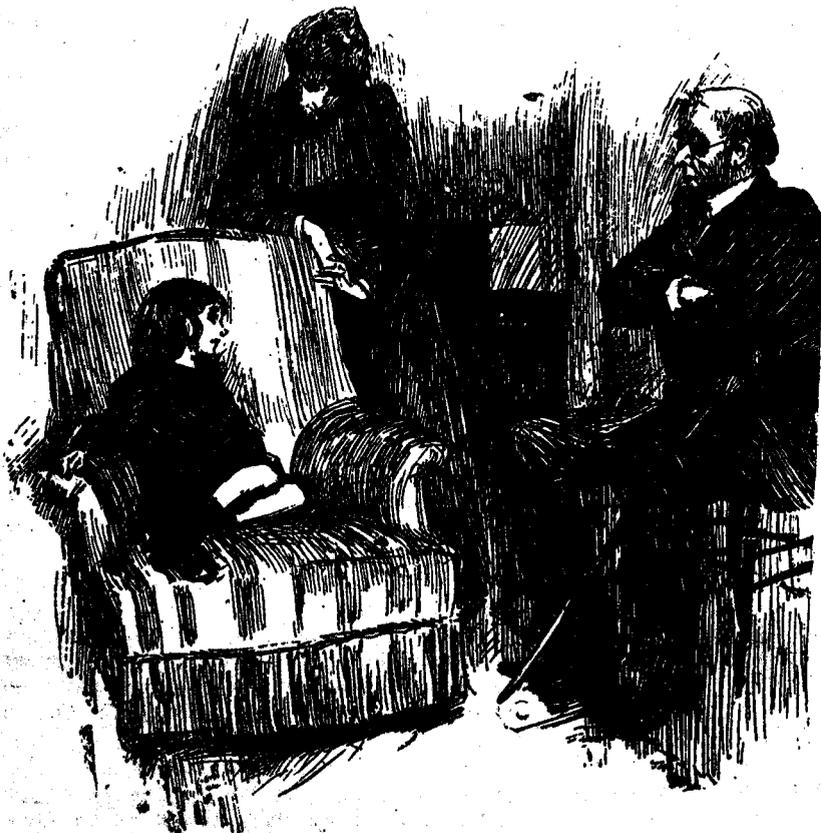
Et Jules Dalin, d'un air dégagé, se mit à fredonner ce distique :

" Mon oncle est mort ; ah ! qu'il est bien  
" Pour son bonheur et pour le mien !

En entendant ces odieuses réflexions, Jacques pâlit ; il en croyait à peine ses oreilles : comment, c'était donc là toute l'raison funèbre de cet ingrat pour l'oncle qui lui léguait une fortune. Il voulut protester mais l'impertinent héritier ne lui en laissa pas le temps.

— Assez, Mr Jacques, j'ai faim ; allons dîner et ensuite vous attellerez pour me conduire chez mon notaire car je vais vendre.

## NOS CHÉRIS



Le docteur Tantpis. — Bien, mon petit ; décris-moi tes symptômes.  
Le bébé. — Je n'en ai pas, monsieur ; je n'ai rien que des douleurs.

— Vendre ! balbutia le pauvre homme tout troublé.

— Eh bien ! est-ce que cela vous regarde, ne suis-je pas le maître ?

— Est-ce possible, répliqua le bon Jacques avec une larme dans la voix, vendre les Lilas, où je suis né, et où j'espérais mourir !

L'écho des paroles de Dalin, formulées d'un ton impérieux, arriva à la cuisine et soudain, on entendit les protestations des quinze domestiques se joindre aux plaintes de Jacques.

— Entendez-vous ? dit celui-ci à Jules ; c'est que, continua-t-il, ces bons campagnards qui, pour la plupart, ont vu le jour sur la ferme, craignent que le nouvel acquéreur ne les éloigne de son service ; les gens de la campagne redoutent toujours les nouveaux maîtres dans l'ignorance de ce qu'ils seront ; tandis que nos serviteurs pesèrent que vous serez juste pour eux comme votre oncle, et cela en considération des loyaux services qu'ils lui ont rendus et vous rendront aussi.

Devant cette explosion de protestations, Jules Dalin avait fait une moue désapprobatrice ; il se sentait légèrement ému, mais feignant le scepticisme à l'égard de leur sincérité, il dit d'un ton gouaillier : en voilà une comédie ! et tranquillement, il se mit à manger son potage.

Le dîner était composé d'un bon menu bourgeois : entrées, volaille et gibier, le tout arrosé d'un excellent vin de Bourgogne récolté sur la ferme ; mais Jules, le gourmet, trouve tout détestable ; cependant les plats, sans être savants, étaient préparés avec un goût relevé. La cuisinière des "Lilas" n'étaient pas un cordon bleu mais elle connaissait son affaire, comme l'on dit ; elle avait appris son métier à "l'hôtel des Ducs de Bourgogne," le plus important de Dijon, ville d'une population de soixante-cinq mille habitants. Il n'est pas jusqu'au vin que le jeune grincheux ne trouvât moyen de critiquer et cependant, les crus de Bourgogne sont, en France, les premiers vins de table, après l'aristocratique bordeaux.

Grâce à ces maussaderies de l'héritier, et à la scène regrettable qui l'avait précédé, le dîner fut triste et vivement expédié. Jacques ne s'était pas départi de sa courtoisie à l'égard de son hôte pendant le repas mais il avait peu parlé. Deux ou trois fois cependant, Jules l'avait surpris lui jetant des regards inquisiteurs et il s'était demandé ce que le gérant cherchait dans sa physionomie. En se levant de table, notre hurluberlu jeta brusquement cette phrase à Jacques :

— Et maintenant, chez le notaire.

## LA CLÉ DES SONGES



Elle, (se réveillant en sursaut). — Oh ! cher, quel rêve ! Je me croyais à Monaco, et je venais de faire sauter la banque.

Lui. — C'est cela ou à peu près ; tu avais oublié d'ouvrir le robinet de la bouilloire et c'est le poêle de la cuisine qui vient de sauter.

Celui-ci regarda fixement le jeune homme et lui dit :

— C'est donc bien sérieusement que vous voulez vous défaire de la ferme ?

— Est-il nécessaire de le répéter ?

— Réfléchissez bien, M. Jules, l'argent se dissipe vite mais la terre reste, et celle-ci rapporte vingt mille francs par an, toute exploitation payée ; la terre, monsieur, c'est le fond qui manque le moins, puis-je vous redire en amplifiant le sens des paroles du fabuliste.

— Tiens, tiens, mes félicitations, maître Jacques, ricana Jules, on connaît ses classiques.

— Pas de badinage, monsieur Dalin, il s'agit de votre avenir ; une dernière fois, vous voulez vendre ?

— Exécutez mes ordres et fichez-moi la paix !

— Prenez garde, vos paroles sont imprudentes, monsieur l'héritier, dit Jacques en accentuant ces derniers mots.

— Des menaces, je crois ?

— Non, mais votre décision sera fatidique, je veux dire que votre dernière réponse fixera votre destinée !

— Ma destinée ! A nous autres jeunes hommes, c'est Paris qu'il nous faut !

Notre étourdi lança ces dernières paroles avec un organe de héros, annonçant la victoire.

Jusqu'ici, Jacques, quoique blessé plusieurs fois par les paroles de Jules, l'avait néanmoins traité avec la déférence due au maître présomptif de la ferme, mais à présent, il ne voyait plus en lui qu'un neveu indigne de succéder à son oncle, et il ajouta simplement :

— Jeune homme, vous venez de prononcer votre condamnation ; et sans écouter les objurgations de Dalin, le vieillard le quitta en lui lançant un regard sévère.

— Le maraud, il me brave, fulmina Jules : il a de la chance que je vends, car dès ce soir, il viderait les arçons de l'administration.

Un quart d'heure plus tard, deux mouvements se firent entendre : d'un côté, c'était Mr Jacques revenant à la salle à manger, où Jules fumait un cigare en l'attendant avec impatience ; de l'autre, une voiture s'arrêtant devant la maison. Cette fois, ce n'était plus maître Jacques en paille bourguignon selon l'expression de Mr Jules, mais Mr Jacques en habit de drap fin et à la dernière coupe, avec gants couleur beurre frais et chapeau de cérémonie en soie.

L'administrateur de la ferme portait superbement son costume, et était bien alors, le type, raffiné même, du bourgeois.

— Savez-vous, maître Jacques, dit Jules, que

## QUI SE RESSEMBLE SE RASSEMBLE



Le marchand de bestiaux.—Comment ! Vous avez amené tout ce troupeau sans chien sans clochette ?

Le propriétaire.—Quand c'est mon fils qui les conduit, ce n'est pas nécessaire. Ils ont été élevés ensemble, voyez-vous.

vous en prenez à votre aise avec moi ? voilà une demi-heure, que je fais le pied de grue à votre dévotion.

—Pardon, il n'y a qu'un quart d'heure, riposta Jacques, d'ailleurs, croyez bien que vous avez le temps ; et il accentua ces mots d'un coup d'œil singulier qui frappa notre jeune prétentieux.

—Que signifie ce regard, se demanda-t-il, et haut : D'abord, pourquoi ce contraste avec votre habillement ridicule de ce matin ; que veux dire maintenant ce raffinement de toilette, Mr le gérant ?

—Parce que la mise en vente de la ferme des "Lilas" est pour moi un acte solennel, et j'ai voulu la fêter à ma façon.

Mr Jules haussa les épaules et continua :

—Tout ceci ressemble fort à une mystification.

Jacques sourit alors, profondément blessé dans son orgueil de maître, Jules ne put en supporter davantage.

—Vous venez de mettre le comble à votre impertinence ; maître Jacques, je vous chasse

—Une minute, jeune homme pressé ; vous avez encore besoin de moi : après la présentation, vous me chasserez.

—Pas un mot de plus, sortez, dit Jules.

—Mais, fit le directeur des travaux avec calme, vous ne comprenez donc pas que le notaire ne connaît que moi, et que vous ne pouvez par conséquent, rien sans ma présence.

—Soit ! mais dès ce soir, vous cessez de diriger le personnel.

—Soit ! répéta l'administrateur, à moins que ce soir, je n'aie reconquis mes éperons.

—Jamais ! vociféra Mr Jules.

—C'est ce que nous verrons, dit à part lui le directeur.

—Partons-nous, enfin, grommela le jeune homme.

Jacques ouvrit la porte de la salle à manger donnant sur la cour et Jules Dalin se trouva en présence d'une élégante calèche à double attelage. La vue de cet équipage le dérida.

—Ah ! très bien fit-il, est-ce là enfin la voiture d'honneur de la ferme ?

—Oui, répondit Jacques.

—C'est un peu mieux que ce matin, observa notre jeune vaniteux avec satisfaction. Mais que signifie encore ceci et pourquoi tous ces extrêmes : le grotesque ce matin et le luxe après midi ; vous êtes bien singulier ou bien facétieux, maître Jacques.

—D'abord, il n'y avait rien de grotesque, ce matin, pour le pays : mon habillement était celui du paysan bourguignon ; le cabriolet, quoique vieux est le carrosse de voyage de tous les cultivateurs aisés. Si, en ce moment, j'ai fait sortir la calèche en votre honneur, c'est que je voulais que ce jour comptât comme un *des agréables* de votre existence.

Les mots soulignés furent certainement un

calembourg de la part de Jacques, mais Jules ne parut pas le remarquer.

—C'est égal, je la trouve mauvaise, cette fantaisie-là, Mr le factotum, et vous m'eussiez bien mieux disposé à votre égard, maître Jacques, si ce matin, vous m'aviez fait réception avec le cérémonial de cet après-midi ; cette mise en scène de la gare, était, en effet, bigrement primitive et même ridicule, pour un parisien et héritier de Mr Lormel.

—J'avais mon plan que je vous expliquerai tout à l'heure, répondit le gérant.

—Je comprends ! comment, maître Jacques se permet, lui, serviteur, de faire des expériences sur son maître, et il a l'audace de l'avouer ; c'est là une audacieuse impertinence, monsieur le subordonné, mais j'espère que ce sera la dernière.

—Moi aussi, dit l'autre, en éclatant de rire.

Jules fit un haut le corps.

—Ah ! si je n'avais pas besoin de votre couverture chez mon notaire, dit-il avec colère, comme je vous ferais reconduire, pas gymnastique, par mes valets, sur les confins de ma propriété ; insolent ! mais

patience, vous ne perdrez rien pour attendre...

—Oui, patience, dit Jacques, comme un écho.

—Assurément, pensa Jules, le drôle a une idée qui ne m'est pas favorable, car il rit avec trop d'effronterie.

Puis, tout haut :

—Evidemment, maître Jacques médite une vengeance contre moi, mais je m'en moque comme de l'an quarante, je suis le maître, je suis le plus fort ; oui, je suis propriétaire ! termina-t-il avec enthousiasme, et en se rengorgeant bien autrement que Robinson dans son île.

Pendant ce colloque, nos personnages étaient montés en voiture : ils se firent vis-à-vis. Le cocher, sans livrée, était habillé de noir. La voiture roulait au grand trot, sur l'ordre de Jules, à travers les cultures de la ferme.

Comme on était en mai, tout était levé et la campagne avait revêtu sa robe toute neuve d'émeraude. Les champs de la Côte d'Or se déroulaient dans leur splendide perspective, et exhalaient une enivrante senteur, mais ce spectacle féérique qui eut fait rêver une âme sensible ou poétique, ce qui est tout un, laissait parfaitement insensible notre jeune viveur. Il ne songeait, lui, qu'aux nuits du boulevard, lesquelles, grâce aux lous du bonhomme d'oncle, allait se transformer en nuits orientales, en paradis de Mahomet, pleines d'émotions enchanteresses. La sécurité et le calme de la vie champêtre, la joie de faire le bonheur des bons et dévoués serviteurs de son oncle, tout en édifiant le sien ; la crainte de voir cette belle propriété des "Lilas," une fois vendue, se fondre dans les spéculations de bourse, ou des placements véreux, sans compter les mille occasions, les folles tentations de mordre au sapin ; aucune de ces considérations qui auraient pu faire reculer maints jeunes gens, en face d'une détermination comme la sienne, n'arrêta cet étourdi de Jules. Il ne voyait que Paris, non pas le Paris artistique, littéraire, et savant, où afflue le monde intellectuel, mais le Paris des étourdissements et de la vie brillante, le Paris mondain. Il ne demandait à la capitale des attractions que ses plaisirs, payés si chèrement, quelquefois. Pauvre jeunesse, si tu savais !

La voiture avait quitté le chemin des Lilas et courait maintenant sur la grand-route de Paris à Lyon, qui traverse Dijon.

Le notaire chez lequel était déposé le testament de M. Dalin, son neveu, avait son étude, rue Charles le Téméraire. Arrivée à la porte de la ville, la voiture, au lieu d'y entrer, prit une avenue à droite.

—Qu'est-ce à dire, observa Jules, un instant après, n'aperçois-je pas la gare ? nous n'allons donc pas chez le notaire ?

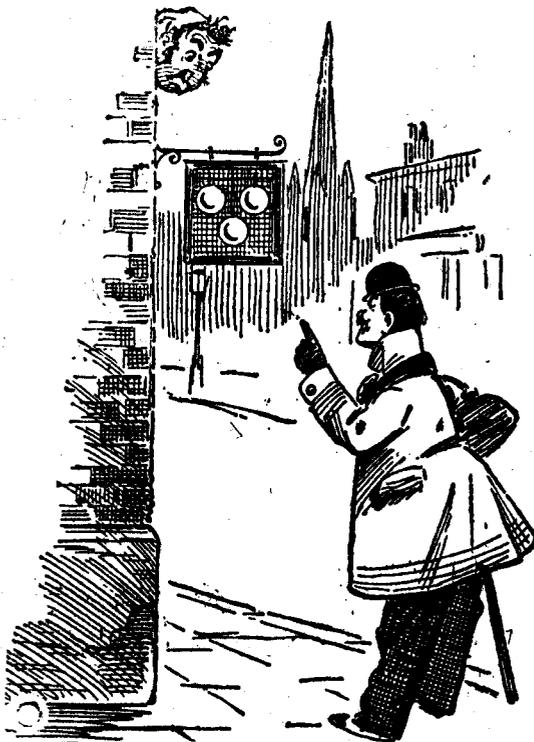
—M. Jules Dalin, commença Jacques, votre oncle, M. Félix Lormel, grâce à son travail, à sa probité et à ses économies, avait acquis, morceau par morceau, cette charmante propriété des Lilas, bien digne de son nom et qui était avec raison,

son orgueil. Il vivait heureux au milieu de ses serviteurs qu'il traitait comme ses enfants et qui le lui rendaient bien, car ils l'aimaient comme un père. Resté veuf sans enfants, et arrivé à l'âge de soixante-dix ans, il songea à s'assurer un héritier digne de lui. Certes, votre oncle aurait pu partager sa terre entre les braves gens qui l'avaient, avec lui, améliorée de leurs sueurs, et avaient été ainsi les pionniers de sa fortune ; il y songea même un instant ; tous, en effet, par dévouement, étaient digne d'être ses héritiers, mais ses loyaux serviteurs ne demandaient qu'à continuer à se dépenser pour le successeur de leur maître, dans l'espoir qu'il serait bon comme lui. M. Lormel n'avait plus de parenté immédiate. Il se rappela alors qu'une sœur, morte plusieurs années auparavant, avait laissé un fils. Ce neveu, il ne l'avait jamais vu ; il ne le connaissait donc ni au physique, ni au moral, et celui-ci ne connaissait pas davantage son oncle ; M. Lormel le rechercha et l'instituait héritier. Mais comme c'était son droit, il voulut mettre ce neveu à l'épreuve afin qu'on vit s'il était digne de sa fortune, s'il aimerait la vie des champs et si son caractère, et ses goûts le rendraient apte à gérer une propriété aussi importante que les Lilas ; s'il saurait offrir la sécurité à ceux qui travailleraient pour lui et auxquels M. Lormel tenait à cœur d'assurer l'avenir ; en un mot, il voulut que la ferme fut certaine que ce jeune homme aurait assez de sagesse pour administrer son œuvre. Dans ce but, M. Lormel, régla tous les détails de la réception de son neveu ; vous comprenez, maintenant, monsieur, pourquoi j'ai été vous attendre au débarcadère dans un appareil rustique : c'était une épreuve ordonnée par votre oncle. Mais dès le premier mot qu'il m'adressât, je vis de suite que monsieur Jules Dalin n'était qu'un prétentieux ; ses remarques à la ferme sur les goûts et les sympathies de M. Lormel me révélèrent qu'il n'était qu'un sot et un fat, même un insensé ; son irrévérence en parlant de l'oncle qui lui avait conquis la fortune, et son arrogance à l'égard de ses serviteurs, me prouvèrent qu'il n'était qu'un écorché, passez-moi le mot, un gamin, et qu'il serait un mauvais maître et un méchant fermier. Enfin sa folle idée de vendre la ferme sans délai pour courir à la capitale, se livrer à la licence, me confirma que M. Jules Dalin n'était qu'un homme sans principes et sans mœurs. Mais...

ANTIDE.

(A suivre).

## DE L'APLOMB



Frédéric Galopin, réveillant un prêteur sur gages à deux heures du matin.—Puisqu'elle m'appartient encore, ma montre, voulez-vous me dire quelle heure qu'elle peut bien avoir dans le moment ?

## L'ANNÉE BISSEXTILE



Le privilège des demoiselles cette année.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

*(A travers les journaux)*

Au restaurant, Madame furieuse, au garçon :  
— Mais, maladroit, faites donc attention ; vous venez de renverser toute la sauce de ce plat sur ma robe !

Le garçon, la bouche en cœur :

— C'est vrai, Madame ; mais soyez tranquille, je cours chercher d'autre sauce.

Entre vieillards :

— Depuis quelques jours, ça ne va pas, moi ; je me sens tout patraque. J'ai presque envie de faire venir mon voisin, le docteur X...

— Le docteur X... ? Ah ! grand Dieu, gardez-vous en bien !

— Pourquoi donc cela ?

— Mon gendre me l'a recommandé !!!

Dans un grand magasin de nouveautés :

— Vous dites alors que cette étoffe est à la dernière mode ?

— Oui, madame, c'est tout ce qu'il y a de plus nouveau.

— Et vous êtes sûr que la couleur ne s'altèrera pas ?

— Oh ! non, madame, je vous le garantis. La preuve, c'est que ce coupon est depuis trois ans dans la vitrine, et vous voyez que la teinte a encore tout son éclat.

Petites surprises de la langue.

Entendu devant un bureau d'omnibus :

— Ce contrôleur est vraiment d'une amabilité rare.

— Lui ? Il est, au contraire, grincheux comme une porte de prison.

— Précisément. J'ai dit d'une amabilité... rare.

Une cuisinière se présente dans une bonne famille.

— Combien de personnes à servir ? demande-t-elle.

— Deux...

— Alors, ne comptez pas sur moi. Deux personnes, ce n'est pas assez. Il y a trop peu de dépenses !

Deux propriétaires visitent un terrain à vendre dans le quartier de l'Europe.

— Ah ! dit l'un d'eux, je me rappelle le temps où j'aurais eu ce terrain pour le prix d'une paire de chaussures !...

— Pourquoi, alors, ne l'avez-vous pas acheté ?

— Les chaussures pressaient davantage !..

Guibollard entre dans un bureau de poste, demande une carte-lettre, et écrit dessus :

"Monsieur Dechalumeaux, poste restante à Tours. Pressé."

Puis, après avoir réfléchi, il ajouta :

"En cas d'absence, faire suivre."

A table.

Un invité découpe délicatement une perdrix.

— Pauvre petite bête, soupire une dame sentimentale, quand on pense qu'il a fallu la tuer pour que nous la mangions.

L'invité, avec une grimace, après avoir flairé le gibier :

— Oh ! il y a longtemps qu'elle est morte !

Joseph Prudhomme, qui est très patriote, connaît peu le quartier des Halles :

S'y étant aventuré hier, il chercha longtemps dans les rues avoisinantes, puis finit par s'adresser à un soldat :

— Dites-moi donc, espoir de la patrie, où se trouvent ici les fameuses forteresses dont on a tant parlé.

— Quelles forteresses ?

— Les forts de la Halle ?

Le petit Paul raconte à son cousin Toto la fermeture du cercle de leurs parents :

— Papa disait qu'il y perdait son pantalon...

— C'est pas le même alors... Mon papa disait au contraire, qu'il y gagnait des culottes ?

Au grand-café :

— Monsieur désire ?

— Une menthe téléphonique.

— ? !

— Eh oui ! un menthe à l'eau.

Les gaietés de l'annonce.

Cueilli à la devanture d'un chapelier :

SPECIALITÉ DE FEUTRES MOUS  
POUR COLLISION DE CHEMINS DE FER.

— Et que fait monsieur votre fils, madame Blanchard ?

— Il est artiste dans un théâtre.

— Vraiment ?... et quel emploi tient-il ?...

— Heu... dans les féeries : il fait tantôt ceci, tantôt cela... Ainsi, en ce moment, il fait des flots.

Les flots ?... hum, c'est bien vague.

M. Prudhomme, bien abrité sous un vaste riflard, rencontre une escouade de collégiens se promenant par une pluie battante.

— Pauvres enfants ! soupire Mme Prudhomme, n'est-ce pas triste de les voir dans cet état ?

— Madame ! réplique l'immortel Joseph, n'oubliez pas que, pour refaire un pays, il faut des hommes bien trempés !

Une jeune fille passait un examen. Les juges voulurent l'interroger sur la musique, son côté faible ou plutôt son côté nul.

— Qu'est-ce que la musique ?

— La musique, répondit avec aplomb la jeune fille étudiante, est un art d'agrément. Or, comme nous ne sommes pas ici pour nous amuser, passons, s'il vous plaît, à un autre sujet.

Les examinateurs rient, ils étaient désarmés et la postulante fut admise.

Bébé est très roublard, il fait cet aveu à un petit ami :

— J'ai dit à papa que j'aimais beaucoup le potage et je l'ai en horreur... Alors, chaque fois que je ne suis pas sage...

— On te prive de dessert !

— Mais non, au contraire, on ne me donne pas de soupe.

## UN PEU DISTRAIT

Le professeur (distrain).— Bonjour, ma chère enfant ; comment êtes-vous ?

La jeune élève.— Je suis très bien, je vous remercie.

Le professeur.— Mais, vous êtes en deuil ?

La jeune élève.— Ne savez-vous pas que mon père est mort la semaine dernière ?

Le professeur.— Vous ne me dites pas cela !

Eh bien, dites à votre père que toutes mes sympathies lui sont acquises dans le malheur qui l'a frappé.

## LA PETITE PHILOSOPHIE



Le photographe.— Une expression riante, c'est tout. Allons, mademoiselle ! Songez à votre amoureux.

La cliente.— C'est que je suis mariée.

Le photographe.— Alors, que madame s'imagine être veuve.

## Les Intrigues d'Une Ophélie

XI

ET D'UNE

(Suite.)

Comme elle l'avait prévu, il fit une quantité de questions à M. Darville qui, par ses réponses, confirma ce qu'Hélène lui avait dit au sujet de ce qu'elle appelait ses espérances. Tandis que le notaire lui donnait ainsi des explications précises, elle vit le duc porter successivement ses regards de Béatrice à Raoul, et réciproquement, et remarqua qu'il examinait leurs traits avec l'attention d'un médecin, plutôt que comme un amateur du beau et du noble.

Apparemment que les conclusions qu'il tira de ses observations ne furent pas favorables à la théorie d'Hélène, car il se hasarda à demander l'âge de Béatrice, et, après la réponse du notaire, il ajouta que, dans quelques années, elle pourrait chercher un protecteur qui, en la débarrassant des ennuis inhérents à l'administration d'une grande fortune, se chargerait de son bonheur.

M. Dorville accueillit cette idée avec empressement. Il était célibataire, n'avait que cinquante ans, avec des cheveux gris, mais aussi avec des sentiments jeunes, et il ne désirait rien tant que de trouver une femme qui, avec de la beauté, de la jeunesse et autres qualités, lui apporterait une belle petite fortune. Hélène possédait tout cela, et il la désignait déjà dans sa pensée comme la future madame Dorville, sans compter qu'il faisait cette réflexion que si Béatrice et Raoul venaient à mourir sans héritiers directs, elle apporterait à la famille Dorville cette splendide propriété connue sous le nom de la Tour-Blanche.

Hélène ne se doutait pas de l'honneur qui lui était réservé ; et le notaire, de son côté, n'imaginait pas qu'elle pût refuser ses propositions.

Tout en soutenant la théorie du duc, M. Dorville fit observer que le protecteur naturel et légal auquel il était fait allusion, serait vraisemblablement, avant tout autre, l'homme que mademoiselle de la Roseraie choisirait pour mari. Son âge, non moins que ses qualités personnelles rendaient un tel événement très-probable, et, comme elle devait avoir à sa disposition des sommes d'argent considérables, et à régir de très-sérieux intérêts, il exprima l'avis qu'il était désirable que cela eût lieu le plus tôt possible.

Tout cela fut dit avec précaution et avec la plus grande déférence, mais aussi d'une manière à laquelle il était impossible de se tromper.

Les yeux d'Hélène et ceux du duc se rencontrèrent. Elle crut s'apercevoir qu'il était troublé, embarrassé.

Mais, à ce moment, l'attention de mademoiselle de la Roseraie fut attirée par une petite toux, qui passa inaperçue pour les autres, mais que, elle, elle entendit distinctement. Elle tourna la tête lentement, et elle vit la longue figure de Vargat qui était dirigée vers elle.

Il y eut un éclair de triomphe dans les yeux du docteur, et puis il les fit disparaître dans leur cavité profonde, tandis que ses lèvres, relevées aux coins, grimaçaient un sourire.

Une seconde après, sa tête se cachait derrière un fauteuil.

Vargat avait toussé quand M. Dorville avait parlé des sommes d'argent considérables qu'Hélène aurait à sa disposition, et elle n'avait que trop bien compris ce qu'il voulait dire.

Enfin la pénible cérémonie s'acheva, et l'assemblée quitta le salon. Le duc, rêveur, prit congé d'Hélène et de Béatrice, et Hélène vit avec ennui que ses manières étaient non-seulement plus tendres, mais aussi plus respectueuses pour Béatrice que pour elle.

En répondant à ses paroles d'adieu, elle grinça des dents, et se dit en elle-même.

—Il sera à moi !

Cette nuit-là, elle resta dans sa chambre, fatiguée, brisée. Elle avait quitté Béatrice après l'avoir consolée, caressée jusqu'à ce que le sommeil fut venu clore ses paupières ; et maintenant qu'elle succombait sous les émotions de la journée, elle aurait payé cher quelques heures d'un repos calme.

Enfin, elle se jeta sur un siège, et cacha sa figure dans ses mains ; mais elle ne demeura qu'un instant, car en jetant un cri d'horreur, elle bondit sur ses pieds.

Elle avait entendu une voix l'appeler par son nom... une voix basse, étrange.

Elle regarda en frissonnant autour d'elle, et vit à une distance de quelques pieds, le docteur Vargat.

Et elle l'entendit murmurer :

—Une vie !

X

ET DE DEUX

Hélène aussitôt qu'elle fut revenue de son premier mouvement de terreur, chercha à se donner un air calme. Quoiqu'elle sût d'avance quelle serait la réponse de Vargat, elle lui demanda pourquoi il s'était ainsi introduit chez elle, à une pareille heure.

—Pour plusieurs importantes raisons, ma demoiselle, répondit-il, en baissant la voix ; mais comme le temps est encore plus précieux pour moi que pour vous, je me contenterai de vous en faire connaître deux ou trois des principales. Voulez-vous m'accorder votre bienveillante attention ?

—Continuez, murmura-t-elle.

—D'abord, dit Vargat, il était nécessaire que je vous parle en particulier, et, comme je vous avais fait communiquer ce désir par un domestique, cela aurait pu produire un mauvais effet, — les esprits vulgaires sont toujours portés au soupçon, — vous savez, mademoiselle... j'ai pris le parti de ne pas courir ce risque, et d'entrer dans votre appartement sans être vu de personne que de vous. J'avoue que ce petit arrangement a des avantages particuliers, quoique vous n'en ayez pas l'idée. Ensuite il était nécessaire que je vous voie ce soir, car il faut que je parte sans retard. Et, troisièmement, que, ayant gagné ma récompense, je considère comme étant de mon droit de la réclamer.

Il s'arrêta. Hélène resta silencieuse ; et, après avoir attaché sur elle un regard perçant, il continua :

—Il y a d'autres raisons qui m'amènent près de vous cette nuit, et en secret ; mais, si vous le voulez bien, nous les laisserons se développer d'elles-mêmes durant notre conférence ; cela nous économisera du temps. Il est inutile que je vous explique pourquoi je tenais à vous parler, en particulier ; vous devinez que cela était, pour le moins, prudent. Mais ce que je tiens à vous dire, c'est ceci : vous êtes en possession de tous les faits qui sont connus relativement au sort étrange et malheureux du baron de Romilly, — allons

ne frémissez pas et écoutez, — et vous êtes, en outre, en possession de quelques faits qui ne sont connus que de trois personnes, — vous, moi et un autre qui pourrait bien n'être pas hors du secret. A présent, dans l'intérêt de votre propre sécurité, — et il baissa tellement la voix qu'il fut obligé d'approcher la bouche de son oreille pour qu'elle entendit, — gardez-vous de parler de ces faits cachés, même à celui qui les connaît mieux que vous et moi. Vous m'entendez ?

—Oui, répondit-elle.

—Vous comprenez alors pourquoi je vous donne ce conseil ?

—Je le crois, repliqua-t-elle.

—Réfléchissez, réfléchissez : il ne suffit pas de croire, il faut être sûr. Faites bien attention, il ne faut pas que vous vous laissiez tomber au pouvoir de qui que ce soit, des personnes avec lesquelles vous vous trouverez en contact, — et de *lui* moins que tout autre, — vous comprenez, de *lui* moins que tout autre.

—Qui ? murmura-t-elle.

—Rivolat, répliqua-t-il d'un ton qui lui glaça le sang dans les veines.

Elle recula, mais il la suivit en lui disant :

—Il ne faut pas que vous tombiez en son pouvoir, ajouta-t-il : un affreux esclavage et une ruine misérable en seraient les moindres résultats, vous ne devez être au pouvoir de personne — que de *moi*. Mais moi, je vous veux du bien. Je désire vous voir heureuse, et je vous rendrai heureuse. Mais il faudra que vous ayez confiance en moi, — une confiance absolue. Je vois que vous n'en êtes pas encore là. Un fil d'une toile d'araignée arraché au buisson vous montrera dans quelle direction souffle le vent. — J'ai reconnu d'un signe aussi faible que votre confiance en moi n'est pas entière, — il faut qu'elle le soit désormais. Il aurait mieux valu que ce qui a été fait ne l'eût pas été, si nous devons nous arrêter là. Il y a encore deux vies à cueillir. Celui qui a cueilli la première, ne touchera pas aux autres, et, cependant, il espère bien que toute la moisson sera pour lui. Comptez sur moi ; voilà tout.

Comprenez-moi bien, ma chère demoiselle ; ce que je veux, c'est vous éviter toute espèce de sentiments de crainte et d'horreur. Je désire que vous vous persuadiez que c'est la Providence qui a débarrassé votre route des obstacles. Vous pouvez gémir et pleurer, mais vous n'aurez pas à vous tordre les mains en secret, ni à vous reprocher d'avoir usé du poignard, de la corde ou du poison. Vous n'aurez rien à faire qu'à pleurer des pertes certaines et à vous réjouir des gains non moins certains. Mais, je le répète, il faut que vous ayez en moi une confiance absolue, et il faudra que vous suiviez mes instructions à la lettre. Quand vous désirerez ma présence, vous pourrez m'écrire là.

Il lui tendit une petite carte.

—Tenez cela serré dans un endroit où nul œil que le vôtre ne puisse le voir ; et je vous recommande même de détruire l'original quand vous l'aurez copié en hiéroglyphes que vous seule comprendrez. Quand j'aurai à vous voir, je viendrai ici sans être annoncé.

Il s'arrêta en prononçant ces derniers mots et ses yeux sortirent de leur orbite d'une façon étrange, effrayante. Puis il respira longuement et soupira, ses yeux se dilatèrent et ensuite ses sourcils descendirent sur eux et les cachèrent.

—Je suis pauvre, reprit Vargat, et j'ai besoin d'argent. Vous me devez la somme de cinquante mille...

—Je n'ai pas...

—D'argent à vous, dit-il en l'interrompant. Naturellement, je savais cela ; mais

vous en auez, et cela prochainement. Écrivez-moi un chèque, payable à telle époque, et envoyez-le à l'adresse que je vous ai donnée. Peu de temps après avoir touché, je reclamerai la *seconde* somme : quand à la troisième, — le compte final, — vous ne serez que trop pressée de me la remettre. En attendant, quelques pièces d'or, comme honoraires des soins que j'ai prodigués au malheureux baron de Romilly.

Elle courut, en frissonnant, à une commode, l'ouvrit et en tira une bourse qu'elle lui mit dans les mains.

— Je ne sais pas ce qu'elle contient, murmura-t-elle précipitamment : mais cela doit suffire pour le présent. Maintenant, en grâce, par pitié ! laissez-moi, car je n'ai plus la force de vous écouter.

Il lui prit la main, la porta à ses lèvres, et imprima dessus un baiser tellement brûlant qu'elle l'arracha comme si un serpent l'avait piquée.

Il sourit d'un air diabolique, et puis, sans bruit, il glissa hors de l'appartement.

Elle le suivit jusqu'à la porte en chancelant, la barra, et après avoir soigneusement fermé tous les endroits par où il aurait été possible d'entrer, elle gagna son lit et se jeta dessus. Elle était à demi évanouie, mais, si cuisants que fussent ses remords, elle avait la conviction qu'elle ne pouvait plus reculer dans la voie où, sous l'influence d'une irresistible ambition, elle s'était engagée.

Quelques semaines s'écoulèrent lentement. Aucune visite ni aucune communication de Vargat ne vint la troubler, et même, contrairement à son attente, elle ne reçut aucune nouvelle de Rivolet.

M. Dorville se mit en quatre pour placer Hélène à la tête des affaires, et pour la mettre au courant des détails de sa situation. Il lut, avec elle, le testament paragraphe par paragraphe, et en fit faire une copie afin qu'elle pût toujours le consulter et savoir jusqu'où allaient les limites de son autorité.

Hélène apprécia sa politesse et son empressement à lui être utile : mais ses services n'allèrent pas plus loin dans son estime, et quand il eut terminé ses travaux, elle le congédia avec une froideur affable, qui démolit complètement, d'un seul coup, ses plans et ses espérances.

Hélène était à présent, indirectement maîtresse de la Tour-Blanche : mais cela ne suffisait pas. La couronne qu'elle convoitait ne faisait encore que briller devant ses yeux comme un météore, et cela servit à endurcir son cœur, et à lui faire considérer Béatrice avec un sentiment qui devint positivement méchant. Il y avait quelque chose de si simple et de si aimable dans les manières, aussi bien que dans la beauté et la douceur de la pauvre enfant, que si elle n'avait pas été un obstacle dans sa route, elle se serait sincèrement attachée à elle : mais Béatrice était, malheureusement pour elle, l'araignée qui traversait son chemin, et quand elle la vit, au bout d'un temps, croître en force et en beauté, et promettre, si on n'attendait pas à ses jours, de vivre pour être non-seulement maîtresse de la fortune qu'elle s'était habituée à regarder comme la sienne, mais pour devenir probablement, un jour, duchesse de Flamanville, Hélène commença à s'impatienter de ne pas voir frapper le coup qui devait la faire disparaître. L'anxiété avec laquelle elle attendait ce moment avait quelque chose d'horrible.

La justice n'avait obtenu aucun éclaircissement au sujet du meurtrier de M. de Romilly, et l'on n'avait pas même découvert les circonstances qui avaient amené la mort du baron. L'on finit par renoncer aux recher-

ches et l'événement resta enveloppé de mystère.

On n'avait même rien trouvé qui fût de nature à mettre sur la voie de la vérité, et Hélène reçut, de tous côtés, des témoignages de sympathie, comme étant victime d'un accident qui l'avait privée d'un parent affectionné, d'un ami sincère et d'un bienfaiteur généreux.

Elle ne fut l'objet d'aucun soupçon : son dévouement pour son oncle avait été généralement connu, et les soins qu'elle prodiguait à Béatrice étaient loués par tout le monde.

La vérité est que toute cette conduite était de sa part, un artifice. M. de Romilly, avant sa mort, avait commencé à y voir clair : mais Béatrice, naturellement, la croyait sincère, et elle aimait Hélène de tout son cœur et de toute son âme. Mademoiselle de la Roseraie avait pris la place de la mère qu'elle avait perdue, et elle se montrait toujours à son égard, douce, bonne et affectueuse. Jamais elle n'avait le front sévère quand elle lui parlait, ou même quand elle lui faisait une observation, ce qui était bien rare. Jamais de remarques amères ne s'échappaient de ses lèvres, et Béatrice se serait difficilement rappelée avoir fait une demande qu'elle ne se fût empressée d'accueillir. On comprendra donc aisément quelle place énorme Hélène occupait dans son cœur.

Si, dans le passé, Hélène s'était montrée bonne, elle le devint doublement à présent. Tout le monde dans la maison le remarqua : le duc de Flamanville, qui venait de temps à autre faire une visite à la Tour-Blanche en fit lui-même l'observation.

Il alla même jusqu'à dire confidentiellement à Hélène, qu'à son avis, Béatrice était d'une beauté remarquable et qu'elle atteindrait bien vite l'âge où sa main serait recherchée par ce qu'il y avait de plus riche et de plus noble dans le pays.

Mademoiselle de la Roseraie, en entendant cela, pensa de nouveau à Vargat, et elle s'étonna de n'avoir pas de ses nouvelles. Elle hésita, toutefois, à communiquer avec lui, car elle se rappelait ce qu'il lui avait dit, et, après avoir bien réfléchi, elle se décida à attendre encore avant de faire un autre pas vers la consommation de ses désirs et de ses aspirations.

Raoul retourna chez son précepteur, un prêtre à qui on l'avait confié avant de l'envoyer au collège. C'était Raoul qui en avait exprimé le désir et on ne l'avait pas contrarié.

Ce précepteur résidait sur les limites d'un petit village situé sur les côtes de la Bretagne, et comme Raoul, depuis la mort de son oncle, se montrait très-taciturne, on avait supposé qu'il préférait le calme de la campagne au mouvement et à l'agitation d'un pensionnat.

Hélène avait un vague pressentiment que cet arrangement servirait à ses projets, et elle s'était hâtée de l'adopter.

Béatrice, de son côté, supplia qu'on ne l'envoyât pas en pension, ainsi qu'il avait été décidé par son père, et qu'on lui permit de rester à la Tour-Blanche, où son instruction s'achèverait avec l'aide de maîtres.

Agissant sous l'influence du même pressentiment, Hélène y consentit, et attendit le résultat.

Un soir en entrant dans son boudoir, avant d'aller se coucher, elle trouva un billet sur la table.

Elle reconnut l'écriture, et l'ouvrit d'une main tremblante. Il contenait ces seuls mots :

— *Demain soir, à cette heure, soyez prête à payer cinquante neuf mille neuf cent*

*trente-trois francs six sous, — en chiffres ronds, — soixante mille francs à celui qui vous les demandera.*

Il n'y avait pas de signature, mais elle comprit. Pourquoi et à qui devait être payée cette somme ?

Dans la prévision d'une pareille demande, elle s'était procuré d'avance de l'argent, et le lendemain soir, elle se rendit dans sa chambre, s'attendant à y trouver l'homme qui y était réellement.

Il la regarda avec des yeux qui semblaient lui sortir de la tête, et il sourit avec cette expression diabolique que nous avons signalée.

Il tendit sa main osseuse et sale.

— L'argent ! dit-il avec vivacité.

Elle lui remit un chèque.

— Il contient la somme que vous me demandez, murmura-t-elle.

Il saisit le papier, l'ouvrit à la hâte, et le parcourut d'un regard avide. Ensuite il le replia et le mit dans la poche de son gilet.

— Très gracieux, demoiselle, dit-il, un marché est un marché. J'ai rempli ma promesse, vous avez tenu la vôtre. *Le premier acte du drame est fini.*

Elle détourna la tête un instant, et presque aussitôt demanda vivement :

— Comment êtes-vous entré dans mon appartement ?

— Pas de question, ma belle demoiselle. Ayez toute confiance en moi. Je garde mes secrets, gardez les vôtres. J'ai ce que je voulais. Mon temps est très-précieux ; tout délai serait dangereux pour vous comme pour moi. Je vous ai tenu parole et je continuerai à le faire. Adieu... Adieu !

— Mais docteur Vargat, un mot, dit-elle.

— Pas un seul, répliqua-t-il.

Il lui prit la main avant qu'elle pût l'en empêcher, et imprima dessus un baiser dégoûtant.

Pendant qu'elle se reculait, il pencha la tête vers elle, et lui dit :

— *Le second paiement est dû ?*

Il disparut presque comme s'il se fût évanoui. Du moins, ses paroles l'avaient tellement frappée qu'elle ne l'avait pas vu partir. Elle tomba sur un siège et se couvrit la figure avec ses mains. Quand elle releva la tête, il n'était plus là.

Elle passa la nuit sans dormir. Elle osa à peine songer à la terrible signification des paroles qu'il avait prononcées.

Le matin elle courut à la chambre de Béatrice. Elle la trouva éveillée, et en très-bonne santé. Elle la caressa avec un plaisir apparent, mais en étant intérieurement vexée.

Ce n'était pas à elle que Vargat avait fait allusion.

Le déjeuner fini, Béatrice se mit à ses études comme d'habitude, et Hélène monta dans une des chambres des étages supérieurs d'où la vue s'étendait jusqu'à la porte du parc. Là elle s'assit à la fenêtre et attendit.

Elle avait la conviction intime qu'on allait venir lui apporter d'étranges nouvelles.

Son attente ne fut pas trompée.

Il n'y avait pas dix minutes qu'elle était à son poste quand elle vit paraître au bout de l'avenue un cavalier dont le cheval était lancé au galop.

Alors, l'œil brillant d'un éclat fébrile, et ayant peine à réprimer le sourire qui se jouait sur ses lèvres, elle descendit dans le petit salon où elle avait l'habitude de passer une partie de ses matinées, et fit venir la femme de charge sous prétexte de lui donner quelques instructions.

Quiconque aurait en ce moment, examiné son visage, n'aurait jamais imaginé qu'elle eût dans l'esprit autre chose que le souvenir du bienfaiteur qu'elle avait récemment

perdu, et qu'elle attendait l'arrivée d'un messager chargé de lui annoncer de graves nouvelles. Soudain le sabot d'un cheval résonna sur le pavé de la cour. La femme de charge entendit le bruit et la commotion qu'avait déjà occasionné cet incident, et ses joues pâlirent. Elle sentit instinctivement qu'un malheur était arrivé. Il se fit, ensuite, un certain mouvement dans le corridor.

Hélène, néanmoins, continua sa conversation avec calme, comme si elle n'entendait rien, quoique pas un son ne lui échappât.

Enfin la porte du salon s'ouvrit brusquement, un domestique apparut. En apercevant Hélène, il poussa une exclamation de satisfaction et s'avança vers elle.

—S'il vous plaît mademoiselle, dit-il, un messager vient d'arriver de Saint-Jean.

Elle le regarda, et dit avec calme :

—De Saint-Jean ? Il apporte, sans doute une communication de la part de M. Raoul ?

—Je ne sais pas, mademoiselle, murmura le domestique ; mais je l'imagine. Au reste, le messager veut vous voir ; il dit qu'il le faut.

La femme de charge se leva, et avec un accent d'alarme qu'elle ne pouvait maîtriser, elle fit observer :

—Vous paraissez troublée, Mathieu. J'espère qu'il n'y a rien de fâcheux dans les nouvelles qu'apporte ce messager.

—J'ai bien peur que si, répliqua le domestique avec embarras ; mais, ajouta-t-il, mademoiselle ferait bien de le voir tout de suite.

Hélène sentit son cœur battre violemment, mais elle se hâta de dire :

—Où est cet homme ?

—Dans la salle à manger, mademoiselle. Je l'ai fait entrer là pour attendre que je vous prévienne.

—Oh ! ma chère mademoiselle Hélène, qu'est-ce qui peut être arrivé ? s'écria la femme de charge. Encore des désastres, encore des chagrins ! cette maison est donc décidément maudite ?

—Conduisez-moi auprès de ce messager, dit Hélène avec agitation.

Le domestique quitta le salon, Hélène le suivit, et la femme de charge les accompagna.

Le messager attendait, en effet, dans la salle à manger. Il portait tous les signes d'un homme qui avait fait un long et pénible voyage. En voyant entrer mademoiselle de la Roseraie, il lui tendit une lettre avec un cachet noir.

—De qui cela vient-il ? demanda-t-elle en voyant que cette lettre était à son adresse.

—De mon maître, M. le curé de Saint-Jean, s'il vous plaît, madame. Il m'a dit : " Jacques mon ami, va porter cette lettre au château de la Tour-Blanche ; ne ménage pas ton fouet, et ne l'arrête que quand tu seras au bout de ton voyage."

Hélène prit la lettre, l'ouvrit et en lut le contenu.

Quand elle fut arrivée au bout, pas avant, elle laissa tomber la lettre, s'affaissa sur une chaise, et se couvrit la figure avec ses mains.

En agissant ainsi, elle murmura :

—Lisez. Que le ciel nous protège ! C'est un autre épouvantable malheur.

La femme de charge prit la lettre, et à mesure qu'elle la parcourut, ses yeux, ses traits eurent une expression d'horreur, et des larmes coulèrent sur ses joues.

Dans cette lettre qui venait du précepteur de Raoul, il était dit que cet infortuné jeune homme, il y avait de cela quelques jours, avait formé le projet étrange d'aller visiter les ruines d'un château situé sur la côte, et de s'y rendre en bateau. Il avait pris avec lui un batelier et ils étaient

partis. A peine étaient-ils à une distance de deux milles en mer, que le bateau s'était soudainement rempli et avait coulé avant qu'ils eussent pu gagner la plage. Il y avait deux rames dans la barque ; Raoul s'était emparé de l'une et le batelier avait pris l'autre. Ils n'avaient pas tardé à être séparés par les flots, de sorte que le batelier avait perdu de vue Raoul, qui paraissait avoir été emporté vers la haute mer, malgré ses efforts pour nager vers la terre.

Quant à lui,—le batelier—le courant l'avait conduit tout doucement sur un rocher où pendant trois heures, à moitié mort de froid et d'épuisement, il avait eu un mal infini à se maintenir à flot. Enfin, il avait eu la chance d'être aperçu et recueilli par un bateau de pêcheurs. De longues recherches avaient ensuite été faites le long de la côte, mais on n'avait nulle part vu Raoul, et il n'était plus douteux qu'il eût péri.

Au milieu des lamentations de la femme de charge, Béatrice entra dans l'appartement.

Les yeux d'Hélène se portèrent sur elle, et ils brillèrent d'un éclat presque surnaturel. Son cœur battit avec violence, et cette voix qu'elle avait déjà entendue, semblait lui murmurer à l'oreille :

—Entre toi et la Tour-Blanche, entre toi et une couronne, il ne reste plus qu'une vie !

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

## Election du Quartier St-Jacques

COMITÉ CENTRAL

MR. JOSEPH BRUNET

1476 Rue Ste-Catherine

SALLE DUMONT (Club Letellier)

OUVERT LE JOUR ET LE SOIR

Les amis sont priés d'assister

Des orateurs distingués adresseront la parole tous les soirs.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

### SPÉCIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

## THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS..... PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 11 FEVRIER, Après-midi et soirée.

LA GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS DE

## HOWARD ATHENEUM

DE BOSTON

25 — ARTISTES — 25

Une des meilleures troupes du jour. Chaque acteur, un artiste.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE :

THE DANGERS OF A GREAT CITY.

## PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

## LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à LA PRESSE, 71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# DYSPEPSINE

— LE —  
GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —  
**DYSPEPSIE**

GUERIT RADICALEMENT

*l'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Mauvaise Tête, Constipation, Maladies Biliennes,*

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies. 50 cts. la Bouteille

**E. G. SIMARD, B. C. L.**  
(DE SIMARD & SIMARD)

**NOTAIRE PUBLIC**

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

**J. EMILE VANIER**

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

AVEZ-VOUS BESOIN D'UN TONIQUE?  
PRENEZ LES  
**AMERS INDIGÈNES**

LE plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacal et digestif.

Un paquet de 25 cents suffit pour préparer 3 grandes bouteilles.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS

## Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

**SHELDON COLLINS' SON & CO.,**

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

**10 Cts.**

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

**"L'ANGE DU FOYER"**

— ET —

**"Le Remords d'un Ange"**

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

### A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 35 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouthay, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.—Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.—PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas. NEW YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.

## Elixir Resineux Pectoral



MARQUE DE COMMERCE.

—:—:—  
Voulez-vous ne plus tousser? Faites usage de l'**Elixir Resineux Pectoral**, le grand remède du jour contre la TOUX, le RHUME et autres affections de la Gorge et des Pouxmons.

De nombreux certificats émanant de citoyens éminents, de membres du clergé, de communautés religieuses, de médecins distingués attestent l'efficacité merveilleuse de cette préparation.

A défaut d'espace nous ne donnons que le certificat suivant:

Montréal, 27 mars 1883.

Après avoir pris connaissance de la composition de l'**Elixir Resineux Pectoral**, je crois de mon devoir de le recommander comme un excellent remède contre les affections des pouxmons en général.

N. FAFARD, M. D.  
Professeur de chimie  
à l'Université Laval

—:—:—  
En vente partout — 25 centins la bouteille.

—:—:—  
L. ROBITAILLE, Propriétaire  
Joliette, P. Q., Canada.

## La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

**POIRIER, BESSETTE & CIE,**

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES  
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "**LA PRESSE**,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

**20,774 par jour**

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

**Poirier, Bessette & Cie,**

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,  
Brochures, Pamphlets,  
Affiches, Programmes,  
Cartes de visite, Cartes d'affaires,  
Entêtes de comptes, Pancartes,  
Annonces d'encan, Etiquettes,  
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.  
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.